

F N° 7
5 frs

1^{er} NUMERO D'AVRIL 1943

Belgique 3 fr. / Bohême-Moravie 4 Kr. / Bulgarie 5 leva / Croatie 10 kounas / Danemark 50 ore / Espagne 1.50 pes. / Finlande 4.50 mk. / France 5 fr. / Grèce 150 drachmes / Hongrie 40 fillér
Italie 3 lire / Norvège 50 ore. / Pays-Bas 25 cents / Portugal 2 esc. / Roumanie 25 lei / Serbie 6 dinars / Suède 55 ore / Suisse 50 centimes / Slovaquie 3 cour. / Turquie 20 kurus.
Styrie méridionale, Marche de l'Est 40 pl.

Signal



L'homme
à la fulgurante
carrière militaire

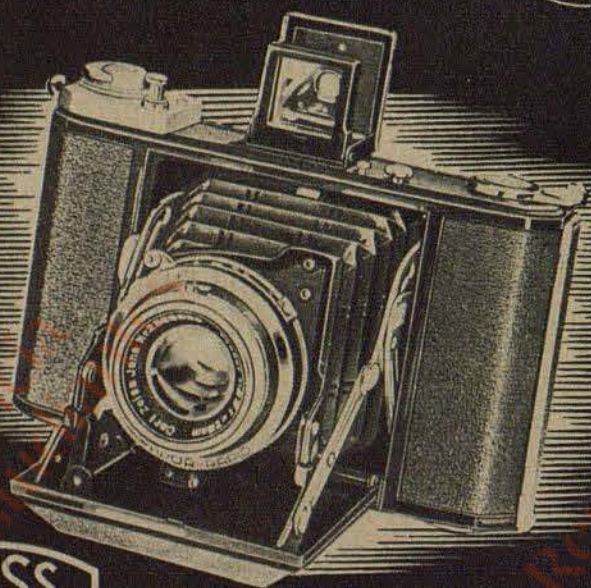
Voir notre reportage
photographique
page 4



L'homme moderne
a su faire siens les progrès de la technique actuelle. La machine à écrire est indispensable, à la maison aussi bien qu'au bureau. Il s'agit naturellement d'une bonne machine moderne: la petite ou la grande
CONTINENTAL

363

Ikonta



ZEISS IKON AG. DRESDEN

Faites-vous conseiller dès maintenant, vous achèterez plus tard
Pour la France: "Ikonta" S. A. R. L., 18-20, rue du Faubourg-du-Temple, Paris XIe. — Pour la Suisse: Jean Merk, Bahnhofstr. 57 a, Zürich. — Pour la Belgique: H. Nibrand, 14, r. Franklin, Bruxelles-Schaerbeek.

REPORT FROM TOKIO

Il arrive rarement qu'un ambassadeur, quelques mois après avoir quitté à regret son poste, déclare sans détour à son peuple qu'on a commis une grande sottise en provoquant la guerre. Et, cependant, ce cas étrange est celui de l'ancien ambassadeur des Etats-Unis, Joseph C. Grew, dans l'ouvrage qu'il vient de faire paraître à New-York sous le titre « Report from Tokio ».

Joseph Grew est un vieux diplomate de carrière très expérimenté. Avant la première Grande Guerre, il avait passé dix ans à Berlin, jusqu'au jour où il dut hâtivement boucler ses valises. La même aventure lui arriva à Tokio, lorsqu'en décembre 1941 il dut quitter rapidement le tranquille hôtel de l'ambassade, entouré de hautes murailles, et dont le style devait symboliser l'union de l'Orient et de l'Occident. Grew connaissait bien les Japonais. Cela aurait dû être pour lui un avantage, puisque Roosevelt, Hull et Knox ne les connaissaient pas. Mais ce fut au contraire un handicap. On sait que, depuis des années, il n'avait cessé d'avertir ses maîtres de la Maison Blanche qu'il ne fallait pas sous-estimer les Japonais. Six mois encore avant le désastre de Pearl Harbour, se trouvant en cercle très intime, au « Tokio Club », et faisant allusion à sa surdité, conséquence d'un accident de chasse, il avait dit en plaisantant : « Tout le monde sait que j'entends très mal ; mais, malheureusement, à Washington, ils entendent encore plus mal que moi. »

« L'une des premières conditions pour faire la guerre, écrit-il, c'est de bien connaître son ennemi. Le peuple américain est, en général, dans une situation dangereuse, parce qu'il est mal renseigné sur les forces d'un de ses ennemis le Japon. Les Japonais, ajoute-t-il, savent ce que nous pensons d'eux : qu'ils sont de petits hommes chétifs, qu'ils ont la manie d'imiter, que, dans ce monde où la virilité et les grandes nations dominent, ils ne font pas bonne figure. Plus d'une fois, j'ai eu honte de l'orgueil démesuré dont les gens de notre race et de notre langue ont fait preuve au Japon. Pendant des années, j'ai constaté comment nous étions nous-mêmes observés par les Japonais et j'ai pu me rendre compte du mépris écrasant et calme qu'ils éprouvaient pour ceux de nos compatriotes qui, d'un air supérieur, se vantaient de notre puissance, bien que nous n'en possédassions nullement les éléments, ou pour ceux qui, satisfaits d'eux-mêmes, envisageaient d'un cœur léger une guerre avec le Japon, sans comprendre quelle force terrible ces Japonais représentent en réalité. »

En écrivant ceci, Grew pensait sans doute aux esprits superficiels de la Maison Blanche et du « State Department ». Il suffit de se rappeler la déclaration du ministre de la Marine, Knox, exactement un an avant Pearl Harbour : « Les Etats-Unis sont prêts à faire face au bluff japonais. La flotte américaine est parée, au cas où le Japon aurait l'intention de tenter contre les Etats-Unis une attaque, qui équivaldrait pour lui à un suicide. » On peut comprendre la situation de Grew, dans le magnifique immeuble de l'ambassade de Tokio, lorsqu'il entendit ces paroles insensées. Lui-même, en tant qu'ambassadeur ignorait la vraie force

du Japon, mais il en devinait l'importance. Et ce qui est plus grave encore, Grew vit, avec désespoir, que la dernière tentative du Japon pour arriver à un accord amiable, la note verbale du prince Konoye, fut interprétée, de la part de Roosevelt, à l'esprit borné, comme un signe de faiblesse du Japon.

Grew ne lut pas moins désespéré lorsqu'il constata avec quelle légèreté et quelle aberration de vues, même après la catastrophe de Pearl Harbour, et le déploiement de la puissance du Japon dans le Pacifique, Roosevelt continuait à traiter le problème japonais. C'est pourquoi il écrit, en signe d'avertissement : « Les campagnes des Japonais dans le sud ont été préparées. Le Japon est plus fort que jamais. Les conquêtes réalisées sont bien plus importantes que nous ne l'avions imaginé. Elles comprennent plus de dix fois l'étendue de l'empire japonais tel qu'il était il y a un an. Ces territoires appartenaient, jusqu'ici, aux Chinois, aux Britanniques, aux Hollandais et aux Américains. L'ensemble de leur population est le triple de celle du Japon lui-même. Ce sont des terres aux aspects les plus variés, renfermant d'immenses richesses et des millions d'hommes dont la plupart sont dociles et capables de progresser. »

Peu de temps encore avant l'affaire de Pearl Harbour, la plupart des Américains, y compris les politiciens responsables du « State Department », ont cru sérieusement qu'au cas d'une guerre dans le Pacifique les Etats-Unis, en trois mois, allaient faire du Japon un monceau de ruines. Grew, lui-même, paraît avoir encore rencontré, en 1943, dans son pays, de semblables erreurs d'appréciation concernant le Japon et la force des Américains ; sans quoi, il n'aurait sans doute pas eu besoin d'écrire ce qui suit pour ses compatriotes :

« Je connais le Japon. Je connais bien les Japonais. Ils ne céderont pas. Ils tiendront sur toute la ligne : moralement, physiquement, économiquement, même si la menace d'une défaite se dressait devant eux. Ils se serreront la ceinture d'un cran s'il est nécessaire. Au lieu d'un bol de riz par jour, ils n'en prendront plus qu'un demi-bol et ils continueront à lutter jusqu'au bout... L'armée japonaise a, en Extrême-Orient, un grand avantage sur ses adversaires : l'expérience de cinq années de durs combats en Chine. Dans ce domaine expérimental et au prix des pertes subies, les chefs ont formé une armée instruite à l'école militaire la plus perfectionnée : celle de la guerre elle-même... Cette armée japonaise se trouve maintenant dans les îles aléoutiennes, à la lisière de notre pays... L'armée japonaise et la nation japonaise sont une même chose, forment une unité, il est à peu près impossible de dire où l'une commence et où l'autre finit. »

C'est ainsi que s'exprime Joseph Grew, un homme qui doit savoir ce qu'il dit, mais que Roosevelt n'a pas cru autrefois et qu'il ne croit pas davantage aujourd'hui. Quiconque n'apprécie pas à sa juste valeur le facteur japonais dans les diverses phases de cette deuxième Grande Guerre mondiale, peut s'attendre, dans ses calculs, à des surprises semblables à celles de Pearl Harbour et de Singapour. G. W.



ALERTE A TUNIS

Forteresses volantes sur la ville ouverte. Quelques minutes après l'attaque des bombardiers américains. Un policier auxiliaire français transporte un enfant blessé à l'infirmerie la plus proche. Voir notre reportage photographique page 14.

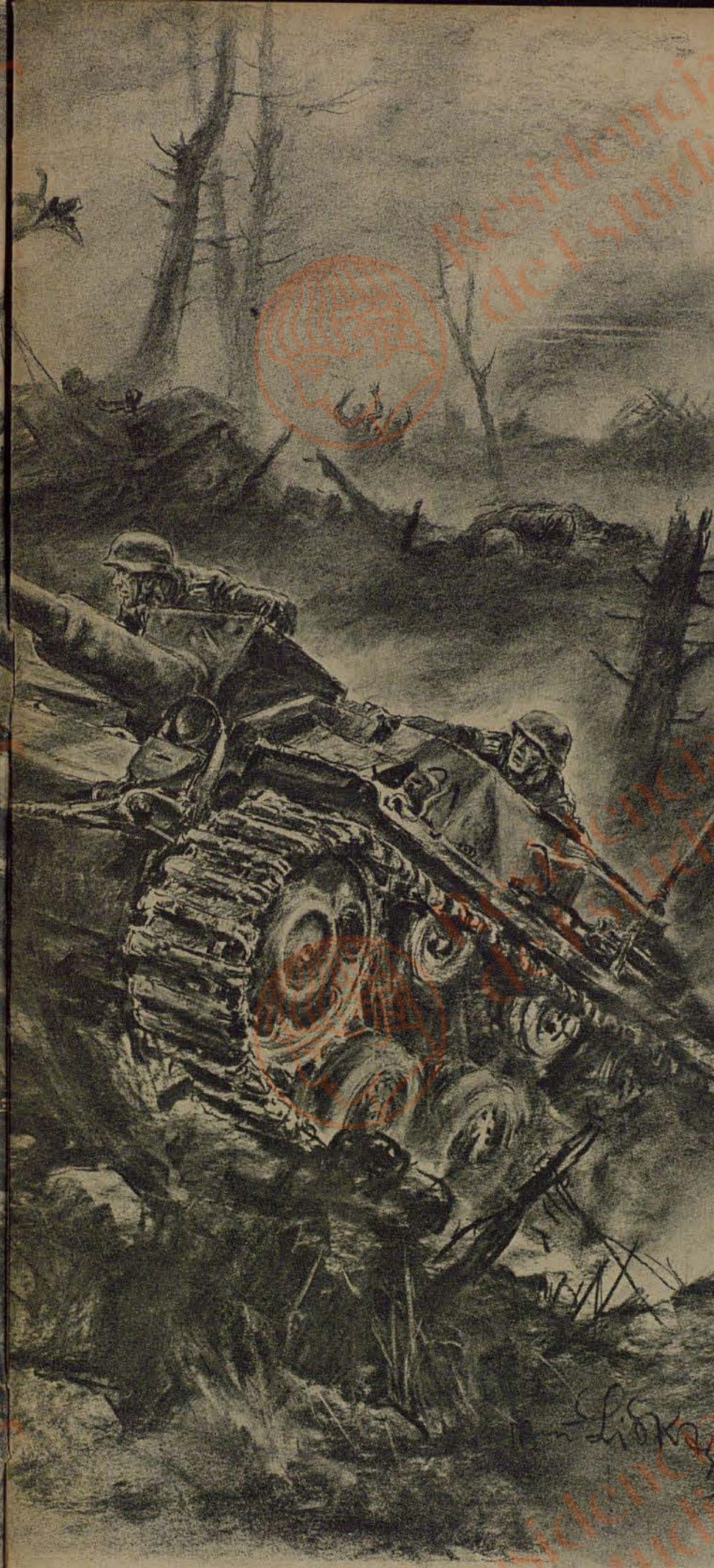
Cliché du correspondant de guerre Wundshammer (PK.)



SEUL CONTRE CINQUANTE

Vainqueur de soixante chars, en combat singulier.

«Signal» a eu une conversation avec un homme qui, fait unique dans cette guerre, parti il y a cinq mois pour le front sans qu'une seule décoration ornât son uniforme, porte aujourd'hui un des plus hauts ordres pour la bravoure et la valeur exceptionnelle: la Croix de chevalier de la Croix de fer avec feuilles de chêne.



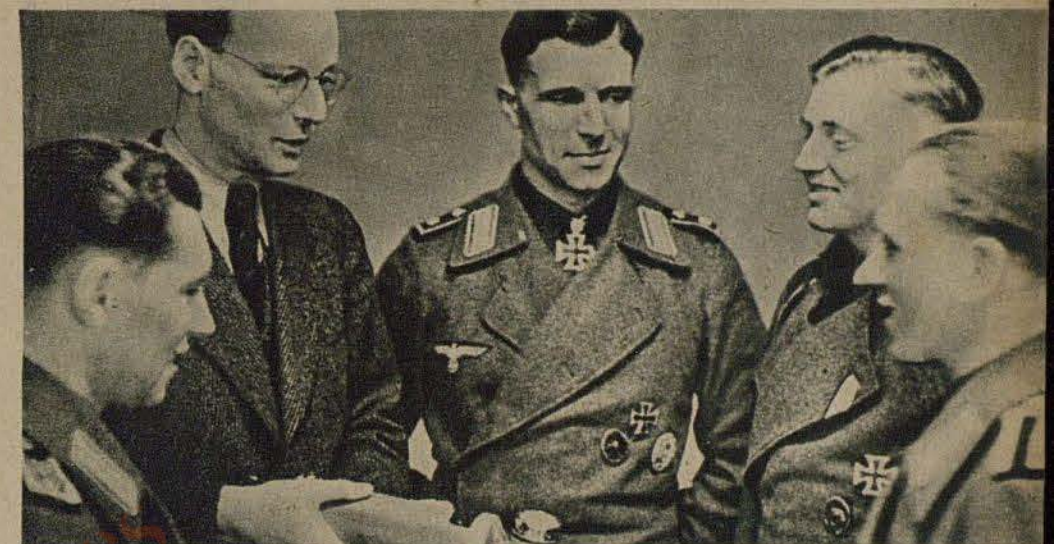
C'était à Rjew! Primozic, alors adjudant, détruisit chaque jour des chars soviétiques qui attaquaient, un jour cinq, un autre jour encore cinq. Le quatrième jour, il avait l'ordre de protéger le flanc de la division. Le combat fut terrible. Il venait de tirer son dernier obus. Isolé avec son canon d'assaut, hors d'état de se défendre, il était en danger d'être encerclé. La seule chose qu'il pouvait faire, était d'essayer de percer. Tout à coup, il voit un autre canon d'assaut allemand qui, frappé par un obus antichar, ne pouvait plus se défendre et ne pouvait même plus bouger. Quatre camarades se trouvaient dessus. Primozic ne voulait pas qu'ils tombassent entre les mains des ennemis, ni eux ni leur canon. Il regarde autour de lui: les Soviétiques sont à 100 mètres. Vite il fait avancer son canon devant l'autre et, deux câbles à la main, saute en bas. Sous un feu d'enfer il les attache à l'autre pièce, sur laquelle se trouvent ses camarades, retourne à son engin, attache les autres extrémités des câbles à son propre essieu et enlève aux Soviétiques, à leur nez, la proie qu'ils croyaient déjà tenir. Furieux, l'ennemi les poursuit de ses tirs. Mais les coups ricochent sans effet. Primozic ramène les deux pièces dans les lignes allemandes.



A Rjew: 24 chars de la brigade blindée «Staline» anéantis. Pour ce fait d'armes, la Croix de chevalier de la Croix de fer est décernée à l'adjudant Primozic.



Février 1943: les feuilles de chêne! Ayant reçu la Croix de chevalier de la Croix de fer avec les feuilles de chêne et, en même temps, étant promu lieutenant, Primozic arrive, avec ses hommes, à Berlin, en permission spéciale.



Au micro du poste émetteur de Berlin, Primozic raconte les combats qu'il a livrés aux Soviétiques, avec ses camarades. Ils ont détruit, à eux seuls, 60 chars soviétiques.

A Fulda, avec sa femme et son enfant. La petite fille de Primozic, âgée de 8 mois, ne reconnaît pas son papa venu en permission.





« Primo » chez lui. Il raconte à sa mère et à sa jeune femme qu'il a eu plus peur devant le micro à Berlin qu'à Rjev, devant les chars soviétiques.



↑ Des gars de Fulda en visite chez « leur » chevalier de la Croix de fer avec les feuilles de chêne. Ils se font expliquer comment on détruit un char.

Une petite scène répétée sans cesse : un ami félicite « Primo » de sa promotion au grade de lieutenant et de ses feuilles de chêne.



Promenade avec « la terreur des chars ».

Nous accompagnons le lieutenant Primozic, « Primo » comme l'appellent ses amis, au cours d'une promenade par les rues de Fulda, son pays. Il y est en permission. Depuis 1940, il est marié. Il y a quelques jours, il a reçu la Croix de chevalier de la Croix de fer avec les feuilles de chêne. Sa gloire est encore toute neuve. Devant un étalage de journaux, nous lisons une manchette : « La terreur des chars de Rjev. » Primozic sourit. C'est de lui qu'il s'agit. A Rjev, il a détruit, à lui seul, 39 chars, ce qui lui a valu sa cravate de chevalier.

Est-ce qu'il a l'air d'une « terreur » des chars ? A vrai dire, non. Probablement, faut-il l'avoir vu devant l'affût de son canon d'assaut, tenant seul contre une attaque de chars à travers la vaste steppe. Mais on comprend qu'il a bien mérité ce surnom, quand on l'écoute conter ses exploits, simple, impassible, comme s'il craignait d'avoir l'air de se vanter.

Nous flânon dans la vieille ville de Fulda, dans les rues étroites. Les maisons ont conservé leur style baroque, sauf quelques accessoires empruntés à la technique moderne. Ainsi une lucarne au-dessus d'un poste de pompiers d'où jaillit une gerbe de fils télégraphiques ressemble à un colombier devant lequel les isolateurs en porcelaine sont perchés comme des pigeons blancs.

Primozic ne connaît pas aussi bien Fulda que ses concitoyens. Ce n'est qu'en 1939 qu'il a fait ici la connaissance de sa femme. « ... Cette histoire n'a rien d'extraordinaire — raconte-t-il. Un beau soir, nous étions quelques camarades dans une salle de danse. A notre table, il y avait une place libre... C'est ainsi que cela a commencé... » En 1940, il s'est marié. Depuis, il a couru les champs de bataille à l'ouest et à l'est, sauf de rares permissions. Il connaît Rjev peut-être mieux que Fulda. Il est né à Backnang en Wurtemberg. Son père qui était corroyeur est tombé en France, pendant la Grande Guerre.

Où se passe-t-il quelque chose d'intéressant ?

Primozic est l'un de ces hommes d'action qui ne sont jamais contents en période tranquille, dans un milieu et une profession également tranquilles, qui semblent toujours à la recherche d'une vie mouvementée et plus vaste, d'un endroit où « quelque chose d'intéressant se passe », comme ils disent.

En 1934, Primozic, âgé de 20 ans, travaille dans un atelier de serrurerie à Backnang, sa ville natale. Il n'est pas

deur, il ressent le même désir d'aller de l'avant, loin des endroits trop tranquilles. Même la ruée de la campagne de France, où toutes les lignes de défense tombaient à l'improviste, ne lui suffit pas. L'arme qu'il sert en ce temps-là est trop lente à son gré. Il est encore adjudant d'artillerie montée. Avant de s'apercevoir « qu'il en était », là même, où l'affaire se trouva vraiment chaude, la guerre à l'ouest était finie.

Enfin, il a trouvé l'arme qui lui convient, l'arme puissante et rapide qui correspond à son tempérament, l'arme à laquelle il se sent uni comme le cavalier à son cheval : l'artillerie d'assaut. La guerre à l'est a déjà commencé. Primozic est instructeur à Schweinfurt dans une unité de réserve. Peu de chance d'être envoyé au front. Il restera là encore quatre mois. Un beau jour, on réclame des volontaires. Primozic se présente. Il sait tout de suite que sa place est là. Pendant un mois, on l'entraîne à Jüterbog. Puis, c'est l'est. On débarque à Vjasma ; enfin, il va se passer quelque chose. En arrivant, il ne portait aucune décoration. Cinq mois après, il porte la cravate de la Croix de fer. Du ruban de deuxième classe, il est passé en quatre semaines à la Croix de chevalier. En une journée, le 15 septembre 1942, il a détruit avec son canon d'assaut vingt-quatre chars soviétiques. Il a interdit, à lui seul, une percée ennemie près de Rjev. Après son soixantième char, il se voit décerner, premier sous-officier de l'armée, les feuilles de chêne à sa Croix de chevalier de la Croix de fer. En même temps, il est promu lieutenant pour bravoure devant l'ennemi.

Le « bon ton » dans les relations avec les chars soviétiques.

Qui a détruit soixante chars soviétiques doit bien savoir comment on les traite. On ne tire pas tout simplement le canon : une certaine étiquette est exigée. Il ne s'agit pas d'être poli, mais prudent et tacticien. Ayant participé, à l'est, à l'avance impétueuse des grandes offensives d'été aussi bien qu'aux combats acharnés pour quelques mètres de terrain, aux combats à mort et à des affaires extrêmement dures, presque désespérées, le lieutenant Primozic sait si l'on doit attendre froidement ou attaquer furieusement, s'il faut louvoyer ou faire front. Lorsque le premier char qu'il détruisit à l'est s'arrêta, frappé à 1.500 mètres, ce fut un grand événement pour lui-même et pour ses hommes. « Drôle d'affaire ». Mais ce ne fut qu'après sa dixième, sa vingtième ou sa trentième victoire qu'il trouva le vrai

Giselher Wirsing : « Etre enclume ou marteau ? »

Voir page 8

mauvais serrurier et son métier lui plaît, mais il sait qu'il ne l'exercera pas toujours. Un beau jour, l'été de la même année, il dépose le marteau et la pince et s'engage dans l'armée des 100.000 hommes. On n'y acceptait que des hommes choisis : sur 60 aspirants, 3 furent reçus dont l'un était Primozic.

Mais il éprouve toujours la même ar-

« bon ton » pour traiter les chars soviétiques, les petits qui sont agiles et rapides aussi bien que les colosses ventrus de 52 et 60 tonnes qui progressent isolés à travers la steppe.

Etre hardi est bon, mais pas toujours. « Tirer plus vite en demeurant plus tranquille — dit Primozic — c'est l'essentiel. » Quand un groupe de chars



s'approche, ne pas tirer sur les plus proches mais sur les plus dangereux, sans jamais s'énervier. Parfois, il faut tirer à 1.500 mètres, parfois à trois cents, deux cents ou cent. Quelquefois même il ne faut pas tirer du tout, mais laisser passer les deux premiers blindés pour attaquer le troisième à l'improviste. De plus, on ne doit pas attaquer des chars qui sont déjà hors de combat. Cela arrive parfois. Un jour à Rjev, il se trouva soudain en face d'un groupe de blindés, et dut prendre garde de ne pas tirer une deuxième fois sur un char déjà touché.

Dix-sept victoires en une heure!

Les canons d'assaut accompagnent l'infanterie dans l'attaque. Ils sont plus lourds que les chars, mais plus bas et n'ont pas de tourelle. « Comme les éléphants d'Hannibal », dit un des commandants de groupe, « nous voulons inspirer la terreur aux ennemis. » Souvent, les soldats de l'artillerie d'assaut doi-

Sous le feu ennemi, la chenille saute. Primozic a toujours pu se fier au conducteur de son canon d'assaut, le sergent Braun, de Haute-Bavière. Une fois, le canon s'arrêta, la chenille avait sauté. Le conducteur descendit et, au milieu de l'attaque, répara, avec un camarade. Un troisième, à plat ventre sur le canon, les protégeait, en tirant. L'adresse du conducteur et un peu de chance permirent de remettre les choses en état. La chenille fonctionna de nouveau, le canon roula, on put continuer à se battre. Les camarades de Primozic furent tous promus au grade supérieur et reçurent la Croix en or allemande.

Dessins du correspondant de guerre: Hans Liska.

vent attendre leur moment pendant de longues heures insupportables. Ils n'ont rien à faire que d'être prêts. Ils n'ont qu'à observer, en jurant, pendant que l'artillerie ajuste de mieux en mieux ses coups. Après la grêle des obus, dès que les premiers chars s'approchent, l'instant pour eux est venu. Alors ils avancent, écrasant les arbres et les buissons. Leur combat commence, d'homme à homme.

Le lieutenant Primozic parle du 15 septembre, à Rjev. C'était ainsi: les Soviétiques avaient l'intention de percer les lignes allemandes. Un feu d'artillerie intense prépare l'attaque. Les canons d'assaut attendent. Celui de Primozic et

un deuxième, notamment, les autres n'étant pas encore en position. Les hommes se tiennent à l'abri dans des trous d'obus, attendant la fin de la canonnade. « On a envie de crier de rage », dit Primozic, « quand on doit rester ainsi, couché, attendant et ne pouvant rien faire. » Enfin, l'artillerie se tait, les premiers chars arrivent. Ils nous dépassent. Nous sautons à nos canons... Ce jour-là, Primozic détruisit vingt-quatre blindés. D'abord ceux qui avaient percé, à cent ou cent cinquante mètres, la plupart d'un seul obus. Puis, un plus grand nombre s'approcha, quarante ou cinquante en même temps. L'autre canon d'assaut avait, dès le dé-

but, été mis hors de combat. Primozic se trouve seul en face de l'ennemi. Et c'était une troupe d'élite, le corps blindé « Staline », qui attaquait. Des vingt-quatre chars détruits ce jour, Primozic en avait « eu » dix-sept en une heure.

Qu'est-ce que la bravoure?

Au cours de notre conversation avec Primozic qui vient d'être promu lieutenant pour ses faits d'armes, nous essayons d'aborder cette question: que sont la bravoure et le courage? Il devrait pouvoir nous le dire. Mais cet homme qui s'est battu, le 15 septembre, avec un tel héroïsme, qui s'est mesuré soixante fois avec des chars soviétiques, ne les détruisant point tous du premier coup, mais quelquefois au dix-septième ou dix-huitième obus, après un combat acharné, cet homme assis là, devant nous, réfléchit, perplexe. Il se demande s'il a été brave ou non. Il ne le sait pas. Il répète ce qu'il a déjà dit: « Il faut être tranquille. »

ETRE ENCLUME OU MARTEAU...

par Giselher Wirsing

Un instant de réflexion suffit pour comprendre les problèmes primordiaux que cette guerre nous pose : quelle est l'importance des fronts actuels ? Peut-on ou doit-on les modifier ? Les lois de la guerre en ont-elles changé le but ? Ou bien est-ce le but qui en a modifié les lois ?

UNE fois de plus, l'aspect du combat titanesque que nous vivons vient de se modifier. La guerre fait valoir ses droits avec une brutalité sans entraves. Les grandes puissances se voient obligées — peut-être pour la première fois au cours de ce conflit — de jouer cartes sur table. Le communisme soviéto-asiatique ayant rompu la première digue, l'Angleterre et les Etats-Unis doivent manifester aussi bien que l'Allemagne leurs intentions, leurs buts et leur programme.

Là où les armées allemandes se sont retirées vers l'ouest, dans la neige et la glace, pour construire de nouvelles lignes de résistance, de nouvelles digues encore plus fortes, des populations entières, poussant un cri de terreur, ont disparu dans le gouffre tumultueux. Un petit nombre d'habitants des villages du Caucase, ayant réussi à s'enfuir, épouvantés et à peine en état de parler, ont raconté ce qui s'était passé à l'arrivée des divisions soviétiques. Il suffit de connaître le sort des Caucasiens et des Cosaques. Inutile de s'étendre sur des détails. Se taire n'est pas oublier.

Nous le répétons : aujourd'hui, les grandes puissances doivent s'expliquer sur leurs buts. Et cela a été fait, semble-t-il. La fiction d'un soi-disant front s'est évanouie. Ce front n'existe pas. Les trois grandes puissances adversaires de l'Allemagne, de l'Italie et du Japon n'ont qu'un but commun négatif : celui de vaincre les forces de l'Axe et le Japon. Rien d'autre. La campagne de Russie de cet hiver l'a prouvé encore plus clairement que les événements de l'été et de l'automne derniers.

L'Europe : L'empire russe ?

Aujourd'hui seulement on connaît la raison pour laquelle Staline ne s'est pas fait représenter à Casablanca et pour quoi une entrevue n'a pas eu lieu lors du séjour de Churchill en Turquie, toute proche de la terre russe. Se fiant aux succès des armées soviétiques, Staline n'avait plus aucun intérêt à des conférences dans lesquelles il aurait peut-être risqué de s'engager. Il ne se soucie point des règles du jeu diplomatique dès qu'il croit ne plus en avoir besoin. Sa revendication des Etats baltes et de la plus grande partie de la Roumanie pour l'Union Soviétique ne constituait que la première phase de son programme d'expansion vers l'Europe. Personne ne pourrait le contester ni douter que le programme serait amplifié au cas d'une avance continue de Staline vers l'ouest. Il était facile de penser que les Soviétiques découvriront leurs vues impérialistes, dès qu'ils auraient obtenu des succès plus importants. Cela ne saurait nous étonner.

Les véritables buts soviéto-asiatiques se sont enfin manifestés. Leur résultat serait l'annexion de l'Europe. De cette hécatombe sanglante s'élève la demande sinistre de Dostoïevski qu'il formulait dès 1878, en écrivant de ses mains fiévreuses, dans sa mansarde glacée : « Tous les hommes doivent devenir Rus-

ses. Tout d'abord et surtout devenir Russes ! L'unité de l'humanité étant une notion nationale des Russes, il est absolument nécessaire que d'abord tous les hommes deviennent Russes ! » Traduit dans la langue d'aujourd'hui, cela veut dire : l'Asie soviétique considère les Dardanelles, la côte de l'Adriatique, Göteborg et le Jutland, pour ne donner que quelques exemples, comme ses points d'appui futurs.

Devant ces prétentions quelle est la position de l'Angleterre ? Quelle est celle des Etats-Unis ?

L'Angleterre dans le sillage de ses alliés.

Le peuple anglais semble noyé dans un flot d'optimisme. Il espère que la guerre finira bientôt. La lassitude de ses mas-

sur les pages remplies de photos et de souvenirs de Lénine, des citations des discours et des œuvres de Staline ainsi que des portraits idéalisés de Timochenko.

Le gouvernement anglais a favorisé tout cela, ne pouvant offrir au peuple que le vague espoir d'une victoire des Soviétiques. Mais quelques orateurs anglais prudents et intelligents essaient d'expliquer aux masses que les événements à l'est n'ont pas décidé de la guerre et n'auront probablement pas pour résultat de hâter sa fin. Ces orateurs britanniques indiquent, avec un réalisme inaccoutumé, les réserves immenses que l'Allemagne possède déjà et celles qu'elle peut encore mobiliser. Mais les masses ne comprennent pas ce qu'ils veulent dire. Elles ne veulent pas le comprendre. C'est la conséquence de

toire n'est jamais logique. Ou plutôt : on ne peut modifier la direction d'une grande action en cours, en essayant soudainement de changer de position. Les milieux gouvernementaux britanniques sont désorientés. Désunis dans leurs opinions et doutant d'eux-mêmes, leur flottement rappelle les derniers mois du cabinet Chamberlain, hésitant et incertain malgré son apparence ferme. Les initiés ne se sont point trompés sur l'approbation témoignée à Churchill par les Communes ; ils voient bien que l'Angleterre n'est plus libre de ses actes, que le navire de l'Etat britannique vogue dans le sillage de l'Amérique et de l'Union Soviétique, sans faire sa propre navigation. Il ne peut plus se libérer.

En vain nous cherchons les grandes perspectives que l'Angleterre pourrait avoir, lors de ces mois décisifs. Elle ne les a ni dans sa politique extérieure, ni dans sa politique intérieure. La comédie du plan Beveridge le prouve, qui, à peine né, a déjà été torpillé par les hommes de la City. Rien n'est dirigé vers l'avenir. La médiocrité triomphe. Pas une parole où l'Europe puisse reconnaître qu'il y a encore en Angleterre des hommes capables de conserver, au cours d'une grave crise, leur intelligence souveraine.

La guerre clandestine.

Les Américains ont une tout autre conception du monde. Les Etats-Unis montrent un désintéressement absolu de tout ce qui, en réalité, résulterait d'une soviétisation de l'Europe. Il y a quelques semaines, nous avons parlé dans « Signal » de la guerre souterraine faite par les Américains. Nous avons démontré que, perdant de plus en plus de territoires en Asie, ils n'avaient qu'un but : hériter de l'empire britannique, s'assurer un système de points d'appui s'étendant sur l'Afrique et le Proche-Orient et, en même temps, se créer dans l'Amérique équatoriale ainsi qu'en Afrique tropicale un immense empire de colonies ou de protectorats. Nous avons dit que les Etats-Unis n'avaient qu'un intérêt limité dans la guerre européenne qui leur servait seulement de prétexte à leurs buts réels. La tournure qu'ont prise les choses nous le confirme. Qui-conque en aurait encore douté en lisant notre article, aura peut-être lu entre temps les déclarations très nettes du Juif Walter Lippmann, porte-parole de la Maison Blanche, et jouissant d'une grande influence, déclarations qu'il a publiées dans le *New York Herald Tribune*, disant que les petits Etats européens devraient s'adapter à la politique de leurs grands voisins.

La Charte de l'Atlantique : un chiffon de papier.

« La Grande-Bretagne et les Etats-Unis — écrit-il — conseillent amicale-



Aucune conférence ne changera quoi que ce soit au fait qu'il n'y a pas de « front des Alliés ». Sur notre photo, on voit les hommes qui ont pris part aux conversations de Casablanca. On sait du reste qu'un certain nombre d'invités sont demeurés absents, ne voulant pas davantage s'engager. Sur le divan, Churchill, « défenseur » de l'empire britannique, et son partenaire, le président Roosevelt. A gauche, le sultan du Maroc ; debout, Murphy, représentant politique de Roosevelt en Afrique du nord ; Hopkins, conseiller de Roosevelt ; le fils et héritier du sultan, le général Noguès, qui avait été légalement nommé résident général par le Maréchal Pétain et un ministre du sultan. Sujet de concours pour les lecteurs : Lequel était le maître de crans ? Le sultan ? Le résident général français ? Le président Roosevelt ? Une chose est certaine : ce n'était pas Churchill...

ses n'est un secret pour personne. Dans les sessions secrètes à la Chambre des Communes, les nombreux indices de cet état d'âme ont même causé des débats plus sérieux que les questions pourtant extrêmement importantes du tonnage et de la guerre sous-marine, devenues insolubles pour la flotte anglaise. La propagande intense de ces deux dernières années, en faveur des Soviétiques, a retiré aux masses anglaises la faculté de comprendre l'importance du changement de scène sur le théâtre de la guerre. En feuilletant les périodiques anglais, nous voyons, lors de l'anniversaire de la révolution soviétique de novembre 1917,

tous les espoirs et de toutes les illusions qu'on a nourris dans le peuple anglais avec l'alliance soviétique. Mais ce n'est qu'un début.

Les milieux politiques de l'Angleterre pensent différemment. Ils sont extrêmement inquiets. Les hommes de l'entourage de Churchill savent très bien que, lors de son séjour à Moscou l'été dernier, on a caché au Premier une bonne partie des intentions soviétiques, qu'on l'a même dupé. Déjà, des voix laissent entendre, bien timidement, que, selon la logique historique, les fronts de cette guerre mondiale devraient présenter un tout autre aspect. Mais l'his-

Suite page 11

« Encore 4 minutes », dit l'adjutant. Un groupe de choc d'un régiment finlandais qui s'est particulièrement distingué, juste avant une attaque. Cliché du correspondant de guerre, lieutenant Friedrich (PK).





ment à tous les Etats voisins de l'Union Soviétique de renoncer à une politique de force, et de s'appuyer sur une diplomatie libre de préjugés. Ces pays doivent adapter leur politique extérieure à celle de la Russie, abandonnant toute idée de coalition contre Moscou, soit avec l'appui des puissances occidentales, soit avec l'aide de l'Allemagne. Isolés, ces pays sont absolument incapables d'une résistance militaire contre les Soviétiques. Et ni la Grande-Bretagne, ni les Etats-Unis n'interviendront pour les assister. » Ces paroles méritent d'être considérées en relation avec des idées plus générales. On sait qu'en Amérique les conceptions exprimées dans la Charte sont très répandues. Mais jamais on n'a montré avec une telle franchise que la Charte de l'Atlantique était encore plus insignifiante que les fameux « 14 Points » de Wilson en 1918, et que les petites nations de l'Europe n'ont rien à attendre des Etats-Unis. Avant peu, on entendra au Congrès des voix déclarant encore plus nettement que les jeunes Américains ne doivent pas se faire tuer pour les peuples d'Europe.

Heureusement, cet état de choses est déjà mis en lumière, en pleine guerre et même dans une phase critique de la guerre. Insensé celui qui l'oublierait plus tard, lorsque l'affaire aura pris une autre tournure. Peu importerait à M. Roosevelt ou à M. Lippmann que les nations européennes subissent un sort analogue à celui que viennent de subir les Caucasiens emportés dans l'enfer de la vengeance et de la barbarie.

Le triple but de l'impérialisme américain.

L'Europe a seulement fourni aux Etats-Unis l'occasion de développer leur impérialisme. Cet impérialisme américain poursuit un triple but d'après-guerre : disposer des lignes d'aviation les plus importantes dans la plus grande partie du monde, devenir le centre de l'industrie automobile mondiale et obtenir le monopole de la navigation commerciale que, jusqu'ici, l'Angleterre détenait avec la Norvège. Le système des points d'appui américains dont on observe actuellement le développement, ainsi que les efforts pour conquérir des colonies en Afrique et en Amérique du sud concourent vers ce but. Les territoires coloniaux devront fournir les matières premières, surtout le caoutchouc, indispensable pour assurer le monopole du trafic mondial, tandis que les points d'appui constitueront pour ainsi dire les postes de police. Reliés entre eux par les lignes d'aviation, commerciales en temps de paix, stratégiques en temps de guerre, ils formeraient l'armature du monopole aéronautique américain. Et ce n'est pas en Europe, mais bien en Asie que, du point de vue des Etats-Unis, se trouve le centre de la guerre. La stratégie actuelle

des Américains n'en est que la préparation. C'est pourquoi ceux-ci ne se font pas le moindre scrupule de livrer les peuples européens aux Soviétiques, si cela leur paraît nécessaire.

Vers un monde nouveau.

La guerre n'a pas encore été décisive. Mais plus elle dure, mieux se dégagent les perspectives de ce « dernier argument » de la politique. Un grand nombre d'hommes comprennent enfin que nous vivons au temps de la plus grande crise de l'histoire mondiale. C'est une époque d'airain, comme il y en a toujours eu, au cours des siècles, chaque fois qu'un monde nouveau se forme. La plupart des idées nouvelles dont, en dépit de la guerre, tous les peuples s'occupent aujourd'hui avec un intérêt passionné ont leur origine dans la grande révolution du pays qui, avec une bravoure acharnée, défend ses propres frontières ainsi que celles de l'Europe contre l'Asie soviétique. Peut-être a-t-on tenu rigueur à l'Allemagne d'avoir voulu appliquer les lois propres à une époque d'airain à un moment où il était encore possible d'effectuer ces changements sous des conditions normales. C'est aujourd'hui seulement qu'on reconnaît le sens des actions que l'Allemagne avait entreprises, consciemment ou instinctivement. Seul celui qui sait déceler l'avenir l'emportera dans cette lutte gigantesque. Les forces qui se tournent vers le passé seront éliminées. Déceler l'avenir, cela veut dire ne pas reculer devant les sacrifices. Le peuple allemand et ses soldats l'ont prouvé à l'est, d'une façon jusqu'ici inouïe. Nous considérons cette époque d'airain comme le passage inévitable à une autre époque, dans laquelle, selon nos normes européennes, le droit et la valeur humaine prendront dans la vie des peuples une position centrale infiniment plus forte que jusqu'ici. C'est ce qu'exprime la notion du socialisme qui, au cours de cette guerre, a fait ses preuves en Allemagne. Disons franchement que ce n'est qu'actuellement, lors de ces dures épreuves, que l'Allemagne réalise dans toute son ampleur et dans toute sa profondeur la conception de la grande unité européenne. On accordera cela à un peuple qui sait se battre avec une telle abnégation.

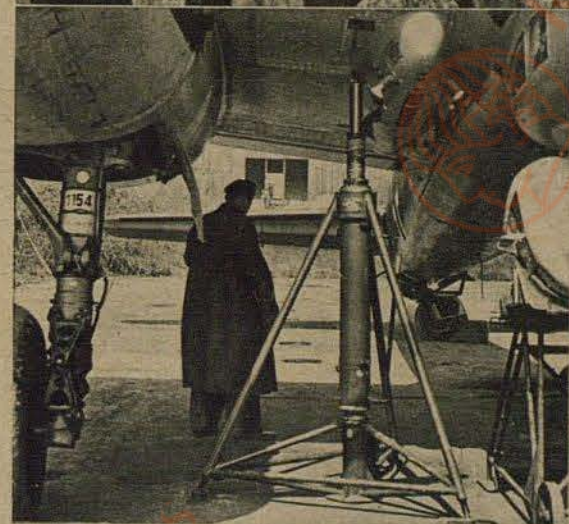
Les pertes en hommes que les Soviétiques viennent de subir sur les champs de bataille de la steppe orientale dépassent l'imagination. En février, le Haut Commandement de la Wehrmacht indiquait le chiffre de deux millions pour les neuf mois précédents. Mais entre temps le nombre des morts n'a cessé d'augmenter. Cela veut dire que l'armée soviétique approche de la crise qui doit venir inévitablement, les forces allemandes s'étant montrées fermes jusqu'au dernier homme. Cette époque d'airain ne sera pas encore terminée, même lorsqu'il sera évident que les sacrifices à l'est n'auront pas été vains. Mais on apercevra alors de nouvelles perspectives, et ce sera l'unité des peuples européens qui prendra, en commun, les décisions nécessaires.

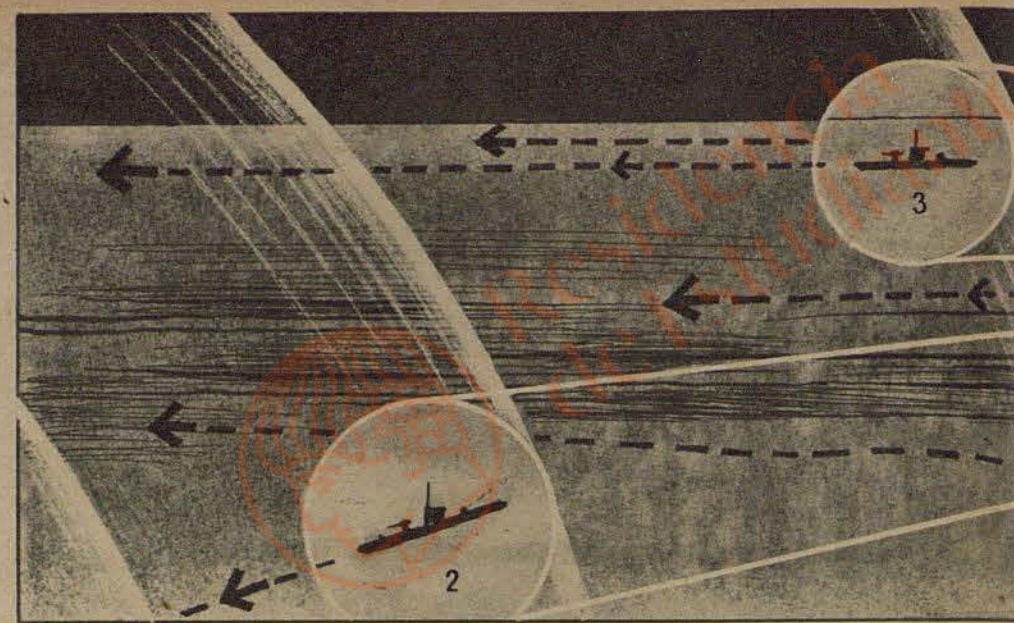
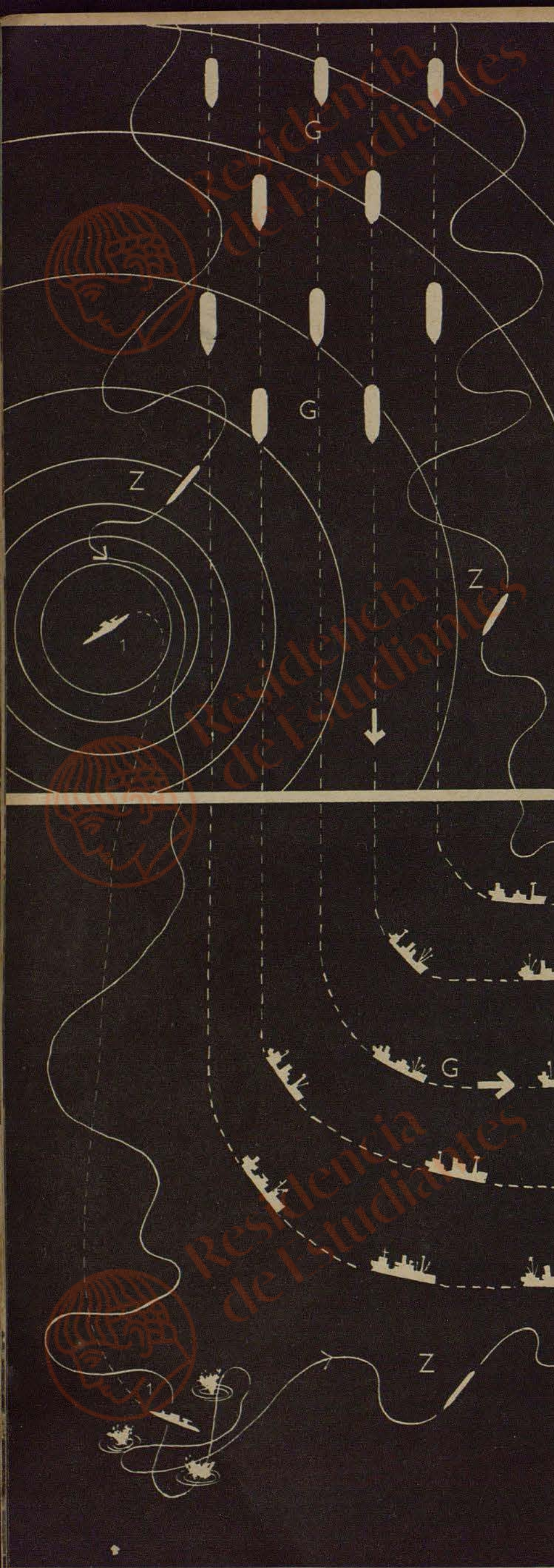


Les coups se succèdent sur la cible d'un stand de tir d'une grande usine d'avions allemande. C'est ici qu'on essaie les armes de bord. (A gauche).

Les armes font leurs preuves

Instantané en Tunisie. Un petit nuage de fumée s'étend au-dessus de la montagne. Un appareil ennemi, touché par les armes de bord de notre avion de combat allemand, vient de s'écraser sur le roc. Clichés du correspondant de guerre Wundhammer (PK).





BATAILLE D'ENCERCLEMENT EN HAUTE MER

De même que la concentration de forces importantes sur terre a conduit à de nouvelles formes de combat, une tactique nouvelle a été adoptée pour les batailles sur mer. "Signal" donne, ici, quelques détails sur une de ces nouvelles formes de la guerre navale.

DANS la lutte entreprise contre des forces navales supérieures, le sous-marin est l'arme offensive la plus efficace. C'est pourquoi, à mesure que la guerre se prolonge, l'évolution des forces navales devait aboutir à un accroissement continu des sous-marins. On n'a pas calculé numériquement, pour chaque arme particulière, le rapport existant entre la force d'attaque et les propres possibilités de défense, mais il est sûr, en tout cas, que ce rapport est, pour les sous-marins, extrêmement favorable. Le sous-marin est si fort dans l'attaque qu'il n'a à redouter ni la supériorité du nombre, comme c'est le cas dans l'attaque d'un convoi, ni la supériorité en armes, comme c'est le cas pour les bâtiments de ligne. Les plus grands navires de guerre, les cuirassés les plus forts craignent, à bon droit, le plus modeste sous-marin.

On a créé de nombreuses armes et des moyens de défense pour sa destruction : grenades sous-marines, avions, mines, filets et autres pièges à sous-marins. Mais il leur oppose deux avantages inappréciables : il peut se rendre invisible et rester complètement silencieux. Ces deux qualités ont déjà sauvé bien des sous-marins de la destruction.

On a appelé les sous-marins : les « loups gris de la mer ». Cela provient, sans doute, de ce qu'on appelle aussi un groupe de sous-marins une « meute sous-marine », de même que l'on parle d'une meute de loups.

Lorsque de telles meutes de sous-marins eurent envoyé par le fond ou dispersé des quantités de convois, les uns après les autres, on employa, dans la presse britannique, un terme qui devint, bientôt, un épouvantail pour tous ceux qui devaient voyager sous le drapeau anglais ou américain, ce terme c'est : « la tactique de la meute. »

L'inventeur de la « tactique de la meute » est le commandant en chef des sous-marins, aujourd'hui chef suprême de la flotte, le grand-amiral Dönitz. Les convois n'ont jamais été, pour lui, un problème, mais une mission. C'est de lui qu'on cite ces mots : « La concentration en masse des vapeurs d'un convoi exige, comme riposte, la concentration en masse des sous-marins contre le convoi. »

Les océans sont immenses, mais le champ d'action des sous-marins est aussi très vaste. Ils patrouillent dans les eaux anglaises et américaines, en mer du Nord, au large des côtes d'Afrique, autour de Madagascar et en Méditerranée. Ils restent en mer pendant des mois. Des ravitailleurs de sous-marins les approvisionnent, au large, en essence, en torpilles, en vivres et en eau potable.

Mais la véritable mission de chasse des sous-marins est le convoi. Chaque bateau reçoit, par radio, l'ordre de se rendre dans le carré du plan que le convoi doit traverser. Bientôt, le convoi est encerclé, le tir commence.

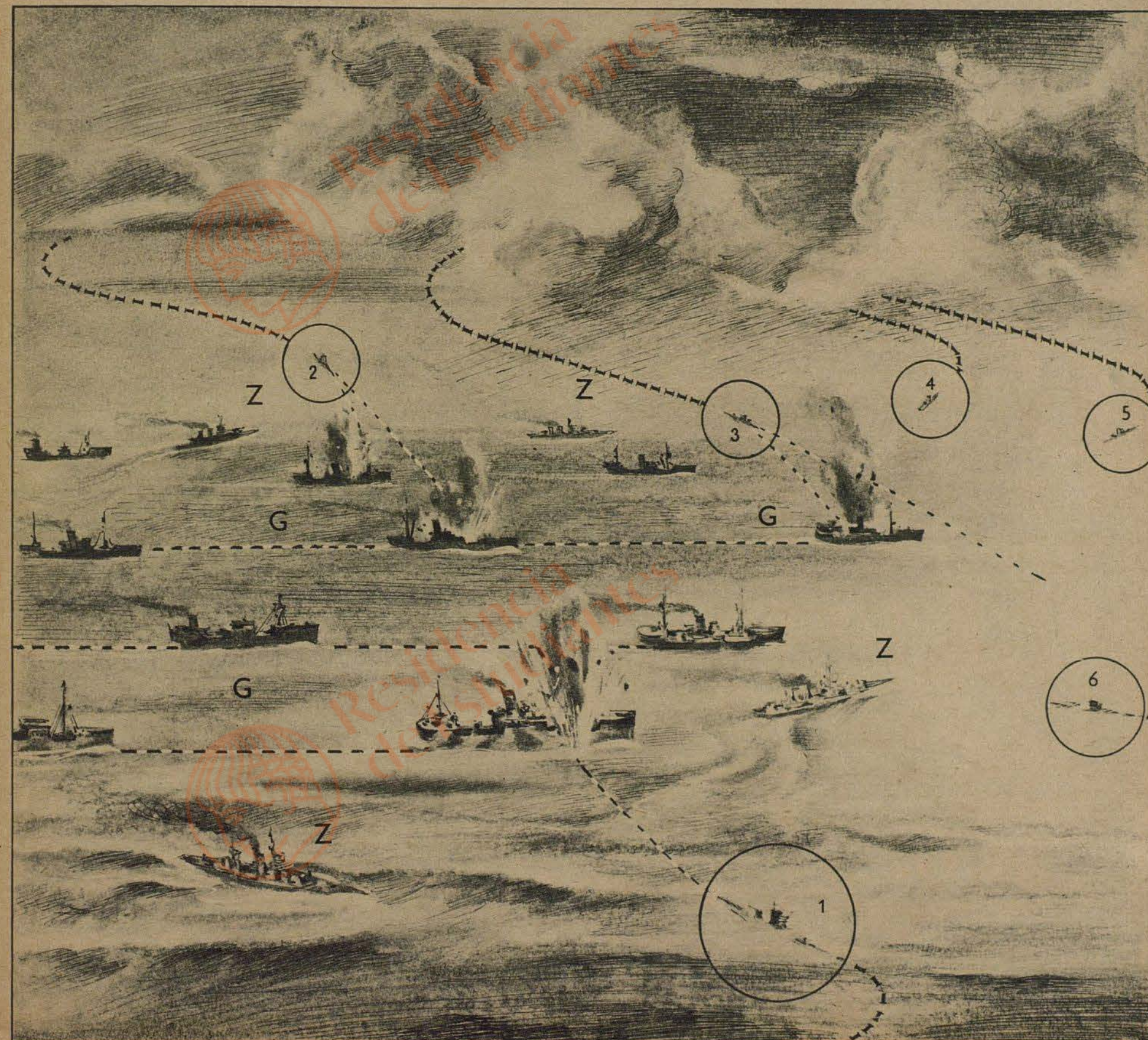
« Un convoi en X Y ». Un sous-marin (U) a repéré un convoi en haute mer. Aussitôt, il se met, par radio, en relation avec le commandant en chef des sous-marins et lui indique la position exacte des navires ennemis et leur route (photo ci-dessus). Le convoi (G) est entouré de contre-torpilleurs rapides (Z) qui captent le message du sous-marin et, grâce à la gonio, déterminent sa position. Leur but est de le détruire à l'aide de bombes sous-marines. Pendant que le sous-marin se soustrait aux attaques des contre-torpilleurs (photo ci-dessous) le convoi modifie sa route et cherche à s'échapper.



La guerre sous-marine dirigée de terre

La guerre sous-marine dirigée de terre. On a reçu au poste de commandement l'émission radiophonique du sous-marin (A). Aussitôt, les sous-marins qui patrouillent (1-5) dans les carrés voisins du plan sont avertis, par radio (B F), de la position et de la route suivie par le convoi pour l'encercler. Ils reçoivent l'ordre d'attaquer. Comme une meute de loups, ils se précipitent sur leur proie.

Encerclé. La lutte en mer est engagée pour encercler le convoi. Les sous-marins attaquent de tous côtés (1-5) pendant que les premiers parviennent à tirer, d'autres sous-marins du groupe barrent la route aux vapeurs ou bien prennent une telle avance que le chargement précieux de l'ennemi ne pourra échapper au torpillage. Les contre-torpilleurs continuent leur poursuite et lancent des grenades sur les sous-marins qui évitent le danger, grâce à leur prudence et à leurs manœuvres habiles. Bientôt le convoi est dispersé, les transports, pris en chasse, tentent de fuir. C'est le tableau d'une bataille d'encerclement en mer. C'est ce que les Anglais ont appelé la « tactique de la meute ».





Soupapes pour bouteilles en acier

Soupapes droites - Soupapes d'équerre
pour toutes sortes de gaz comprimés et liquéfiés, tels que



Acide carbonique, oxygène, azote, gaz rares, air comprimé, hydrogène, ammo-

niaque, acétylène, chlore, phosgène, acide sulfureux, chlorure de méthyle.

Modèles spéciaux, répondant aux plus hautes exigences, pour gaz de ville, gaz de clarificateurs, méthane, propane, butane.

KOHLensäURE-INDUSTRIE

AKTIENGESELLSCHAFT

ABTEILUNG VENTIL-FABRIK · BERLIN W 62

50 années de pratique, un travail de haute précision et une construction parfaite garantissent dans tous les cas un maximum d'économie et de sûreté.

Une scène de terreur pendant les trente minutes de l'attaque aérienne contre la ville ouverte de Tunis dont on lira le reportage aux pages suivantes: Enserlée! Au cours d'une attaque de bombardiers, cette femme fut enserlée sous les ruines de sa maison. Presque folle, elle vient d'être dégagée, après plusieurs heures de travaux, par les hommes de la Défense passive, qui la conduisent au poste sanitaire le plus proche.

TUNIS (II):

DES "FORTERESSES VOLANTES"

AU-DESSUS DE LA VILLE OUVERTE

Le correspondant de guerre de « Signal », Benno Wundthammer, se trouvait à Tunis pendant une attaque aérienne américaine. Par l'article et par la photo, il décrit ici les scènes de terreur qu'il a vécues en trente minutes de bombardement.

Les assiettes et les verres, sur la table, tremblent et vibrent; la flamme vacillante des bougies éclaire des visages livides. La petite « boîte » tremble comme dans un cataclysme. C'est le tonnerre de l'artillerie de la D.C.A. entourant Tunis d'une ceinture d'explosions. Muets, les gens, maîtrisant à peine leur terreur, avalent une maigre soupe. Au fond, une maman enveloppe son bébé d'une couverture de lit. Elle met le précieux fardeau sur le buffet, parmi les piles d'assiettes et les bou-

teilles. De temps en temps, une détonation sourde ébranle la terre et, pendant que les couverts tressautent, on entend le fracas des débris tombant en grêle.

On bombarde Tunis! On bombarde les quartiers d'habitation. Les pauvres gens ne pouvaient croire qu'ils se trouvent en guerre. Ce sont surtout des jeunes couples de condition modeste qui prennent ici leurs repas, une soupe et du pain blanc. Ils prétendent que la vie continue, inchangée. Mais les ves-

Un mouchoir contre la fumée. Une bombe a incendié les débris d'une maison. On n'avait plus le temps de distribuer des masques à gaz aux hommes de la Défense passive, accourus en toute hâte. Les victimes ont besoin de leur aide immédiate.

Des foyers détruits. Des cris de terreur et des gémissements d'enfants à demi étouffés se font entendre de dessous les débris. Les sauveteurs se hâtent.





Objectifs militaires pour «forteresses volantes». Trois enfants blessés sont transportés à l'hôpital. Les parents du garçonnet, âgé d'un an, sont arabes. La petite, à gauche, est la fille de colons italiens et le troisième est l'enfant d'une veuve française.



«Je les ai vues tomber!» Sauvée, mais à demi folle de terreur, elle essaye, en bégayant, de raconter aux sauteurs: «... Je les ai vues distinctement... c'est terrible comme elles sifflent... L'armoire est tombée sur moi... Au secours! au secours!... On bombarde les femmes, les enfants! Mais ce n'est pas possible!... Où est ma fille?... Je veux ma fille!... Chassez-les, ces s...!»

tons croisés des jeunes hommes, aux épaules rembourrées, et le rouge épais sur les lèvres des femmes m'attristent. Ces visages pâles, les regards et l'attitude de ceux qui s'efforcent de ne pas trahir leur effroi, pendant que la mort fait rage sous leurs fenêtres, tout cela est plus difficile à supporter que le spectacle des corps déchirés sur le champ de bataille.

A 5 heures du matin, les sirènes d'alarme commencent à hurler. En hâte, je m'habille et, tandis que je lace mes chaussures, j'entends dans l'escalier le bruit que font les autres habitants de la maison. Dans la rue, l'air est glacial. La pâle lumière de la lune éclaire des formes vagues se hâtant vers les abris. On parle à peine; comme un cortège silencieux de spectres, les gens effrayés se rendent à l'ancien cimetière juif, la seule place sans bâtiments de ce quartier. La plupart, enveloppés de couvertures et de châles, ressemblent, dans l'obscurité, aux Arabes qui, dans leur quartier, gagnent en courant, entre les buissons de cactus, leurs tranchées-abris.

Tuée au foyer! Les bombes lourdes tombèrent vers midi, alors que la plupart des femmes étaient à la maison. Cette femme a été tuée dans sa cuisine. Les éclats l'ont frappée alors qu'elle préparait le repas pour son mari.

La vaste nécropole est remplie de voix. Dans les étroites ruelles, derrière nous, retentit l'appel traînant des gardiens de la Défense passive: «Lumière! Lumière!» Un bourdonnement fait cesser tout bruit et dans la nuit éclatent les détonations des canons de la D.C.A. et les explosions des grosses bombes. Des feux sillonnent le ciel; une pluie d'étoiles rouges jaillit des murs blancs des maisons. Le vent chasse le feu dont les lueurs transforment les cimes des palmiers en touffes dentelées couleur de cuivre.

Cette fois, les bombes nous épargnent. Quand, après une heure, nous retournons, fatigués, dans la pâle lumière de l'aube, une petite fille en larmes raconte que son petit chat a été tué par un éclat de bombe: «...Il avait des tâches jaunes et un plastron blanc.» Dans la ville arabe, il y a des pertes graves et, tout le matin, les ambulances parcourent la ville terrorisée.

Vers midi, je me trouve dans l'avenue de France, une des principales rues de la ville européenne, faisant des courses. Le soleil éblouissant fait vibrer les couleurs des burnous. Les fleurs violettes des massifs de bougainvilliers éveillent l'idée du printemps, de la mer et des bains. Devant les bureaux de tabac et les boulangeries, les acheteurs font la queue. Les tramways sont char-





gés jusqu'aux marchepieds. C'est l'heure où l'on fait ses commissions et, dans les boutiques, c'est un va-et-vient ininterrompu.

Tout à coup, le tonnerre d'une batterie lourde couvre les bruits de la rue. Pour quelques moments, le cours de la vie semble s'arrêter. Le demi-silence qui régnait est déchiré par les détonations de la D.C.A. devenant de plus en plus fortes. Je regarde en haut et, dans le ciel d'un bleu brillant, j'aperçois un sillage blanc qui s'approche de nous, parallèlement à l'avenue, marquant les explosions de la D.C.A.

Quatorze forteresses volantes se précipitent avec une rapidité furieuse ! Dans une panique soudaine, les hommes fuient. La foule, hurlante, disparaît dans les maisons. Des charrettes à âne, abandonnées par leurs maîtres, zigzaguent entre les voitures arrêtées. D'un chariot renversé, un flot d'oranges se répand sur la chaussée. Le bruit des moteurs devient plus fort, dans l'ouragan des détonations de l'artillerie. Les premières bombes tombent avec leurs ululements prolongés, affolants. Tout à coup, je ne sais plus comment, je me trouve dans le ruisseau, entre le trottoir et la chaussée, cachant ma tête contre les pierres. Les bombes hurlent toujours. Cela dure une éternité avant qu'elles n'éclatent. Chacune semble me frapper en plein cœur. La fureur des explosions, comme une force élémentaire déchaînée, anéantit tout sentiment. Les hautes maisons, ébranlées, chancelent sous les secousses, versant sur nous une grêle de morceaux de verre. Les maisons tombent en ruines dans un fracas d'ouragan. Pendant une accalmie de quelques secondes, je me lève pour chercher une meilleure protection. J'aperçois cinq jeunes soldats se mettant à l'abri, conformément aux instructions, comme nous l'avons appris, le fusil dans la coupée du bras gauche. Je fais quelques bonds et, derrière moi, j'entends les godillots des soldats.

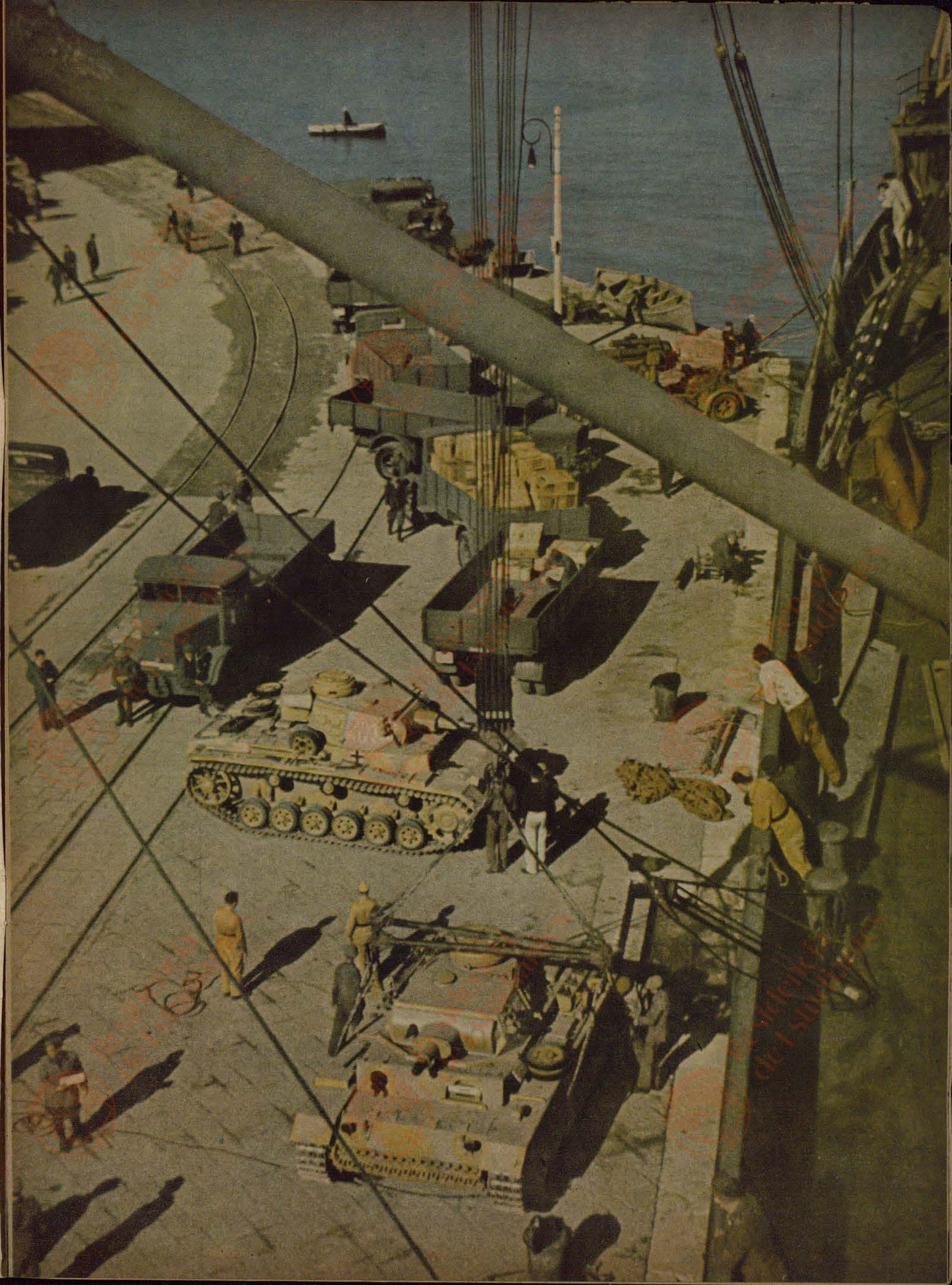
Mugissements d'une nouvelle attaque. En sautant, je gagne le coin d'une maison : c'est le bon côté, j'aurai la possibilité de m'échapper au dernier moment. J'entends toujours, derrière moi, les godillots des soldats. Puis une détonation : à 50 mètres derrière nous, un grand immeuble s'effondre, comme un château de sable. Un énorme nuage de poussière gris-blanc s'élève. Des cris confus et des gémissements d'enfants nous déchirent le cœur. Nous nous précipitons vers les ruines. Les bombardiers retournent vers l'ouest, le feu de l'artillerie cesse, nous commençons le triste travail de sauvetage. Ce ne sont que des femmes et des enfants qu'avec nos mains nues nous déterrions d'une colline de décombres. Le gaz, qui s'échappe par les tuyaux rompus, menace de nous asphyxier. La plupart des victimes sont mortes. Sur les visages des enfants, couverts de poussière de chaux, la marque rouge des blessures brûle et flambe comme une imprécation.

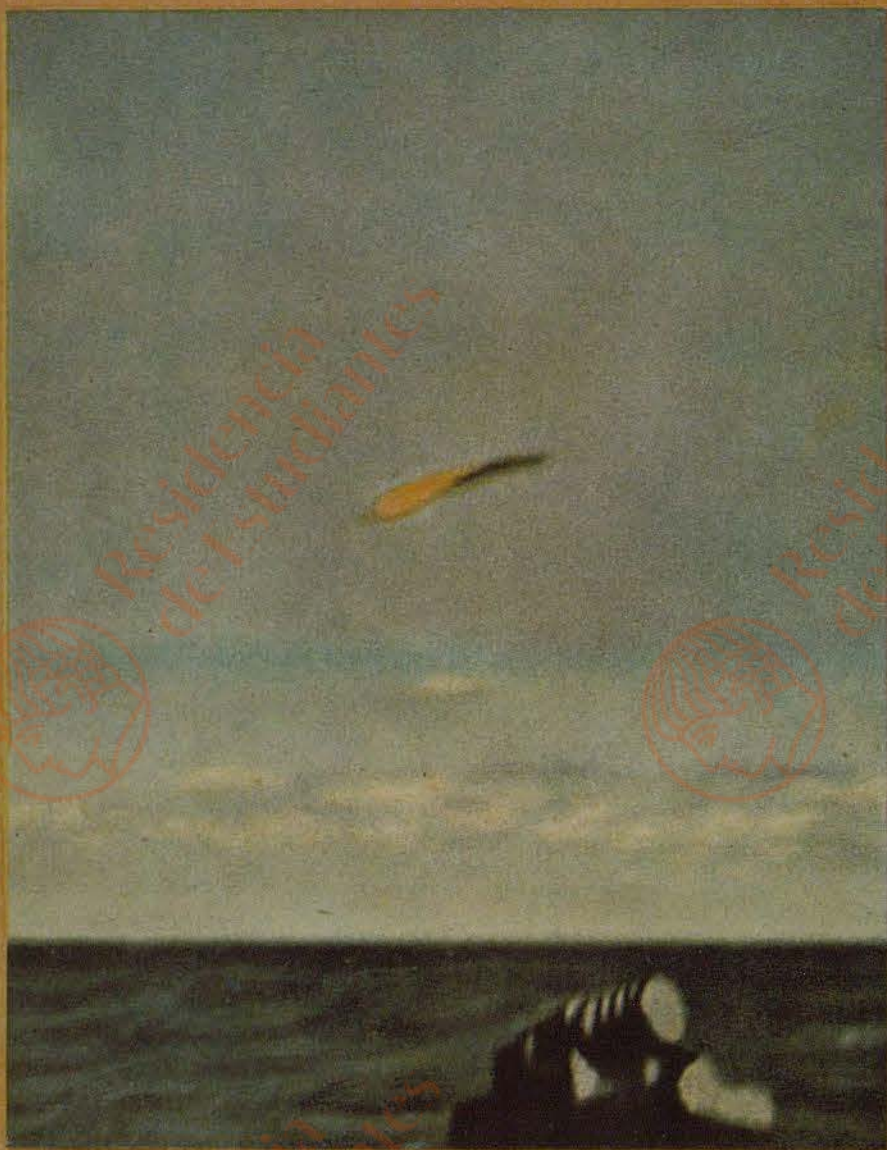
Chassés ! Des foules immenses d'habitants de Tunis, sans abri, quittent les décombres de leurs maisons détruites pour chercher un refuge dans la campagne.



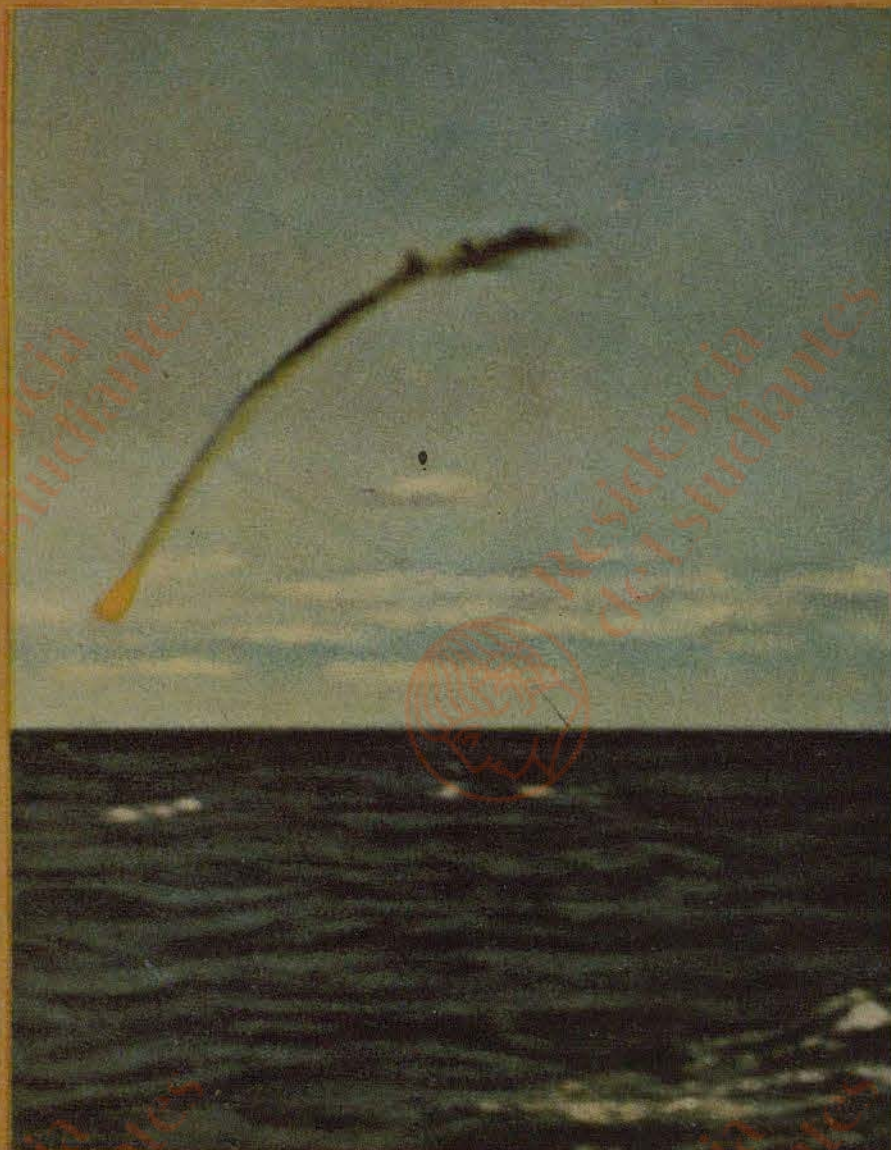
Renforts pour la Tunisie. Canons d'assaut, chars, munitions et vivres disparaissent dans les cales d'un gros cargo italien. De nombreux ports méditerranéens servent de bases aux puissances de l'Axe pour l'envoi de renforts en Afrique du nord

Clichés du reporter de guerre Genzler (PK)





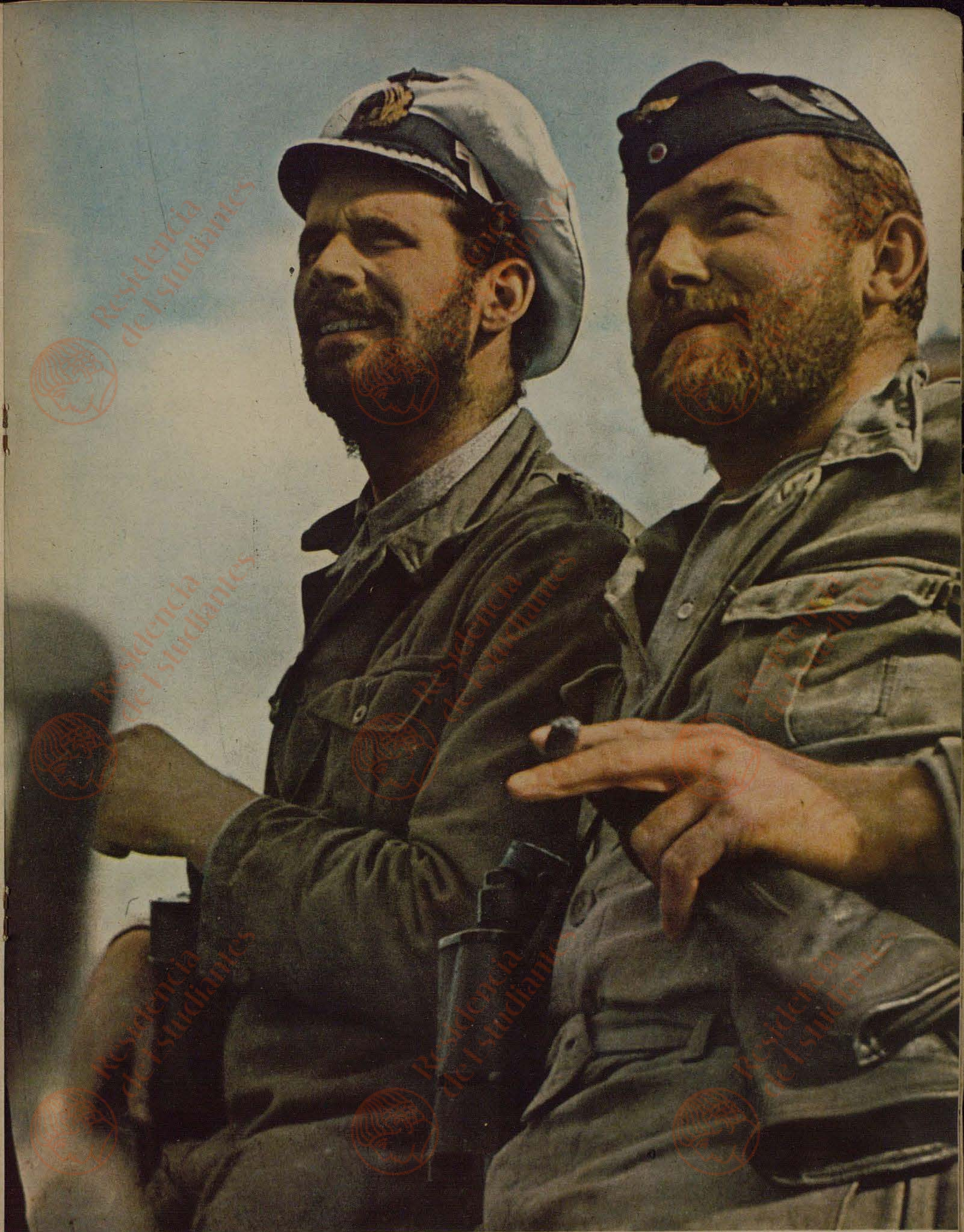
Le correspondant de guerre grimpe en hâte sur la tourelle. « Alerté des avions! », s'écrie le commandant d'un sous-marin. Chacun se précipite à son poste. Le correspondant de guerre Schötteldreier attend à l'intérieur du kiosque avec sa caméra. Il ne doit pas monter sur la passerelle sans l'ordre du commandant. Quel dommage! Il a justement un film en couleurs dans son appareil!... Il entend le tir des tubes jumelés de D.C.A. Soudain, quelqu'un crie : « Il fiambel » Et, aussitôt, la voix du commandant : « Schötteldreier!... vite, en haut! ». Le photo-



graphe, d'un bond, grimpe sur la tourelle. Il braque sa caméra, tourne, puis recommence... deux fois, trois fois, quatre fois... Il pousse un soupir de satisfaction, jette un coup d'œil sur sa caméra... Sapristi!... qu'es-ce qu'il a fait! .. au 1/20 de seconde, les vues seront ratées! Si seulement il n'avait pas chargé sa caméra avec de la pellicule en couleurs!... « Signal » donne ici quatre vues, documents expressifs, montrant pour la première fois, d'un sous-marin allemand, un avion ennemi descendu par la D.C.A.

Clichés du correspondant de guerre Schötteldreier (PK)





Un commandant et son premier timonier

Après une croisière couronnée de succès, tous deux se reposent, appuyés contre la tourelle. Le timonier est responsable, vis-à-vis du commandant du sous-marin, de la navigation, parfois très difficile, surtout en plongée

Cliché du correspondant de guerre Schlemmer (PK)



l'Hôtel des 15 jours

A 200 kilomètres au nord du cercle polaire

Sur la pente sud d'une chaîne de montagnes, au nord de la Finlande, on trouve l'ancien hôtel finlandais, le « Pallastunturi ». Il sert, aujourd'hui, à des soldats allemands blessés ou en convalescence.

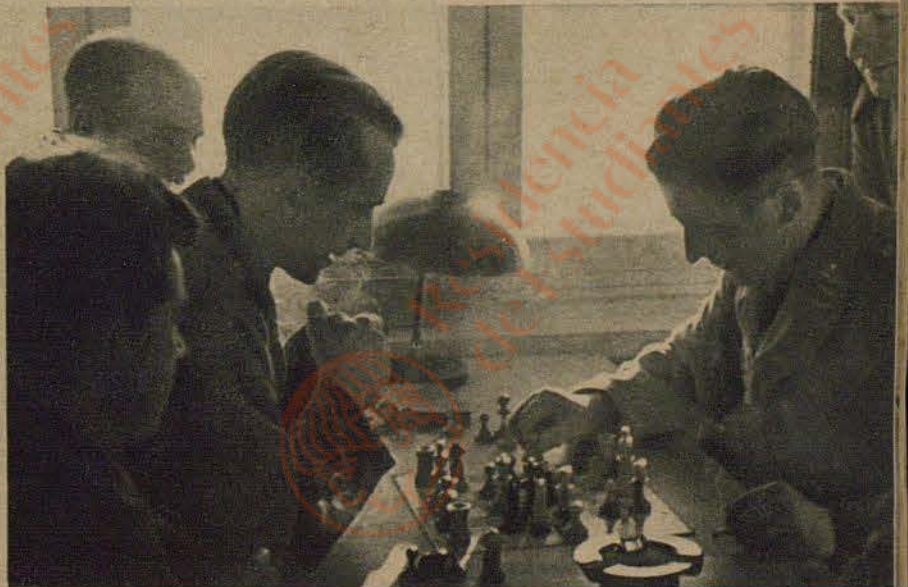
L'hôtel le plus septentrional de l'armée lapone. C'est au milieu de la solitude infinie de la Laponie que se trouve cet hôtel entièrement isolé. Il n'y a aucun village dans les parages, même pas une simple hutte. Ceux qui l'habitent ont, parfois, une étrange visite: on voit paraître des troupeaux de rennes, conduits par des gardiens qui trouvent, pour quelques jours, un refuge dans les dépendances de l'hôtel.



Pendant qu'un froid cruel se fait sentir dehors, le soleil printanier envoie ses premiers rayons à travers les salles claires et spacieuses de l'hôtel. Le directeur accueille justement des camarades qui viennent d'arriver et qui vont passer ici quinze jours de repos bien mérité.

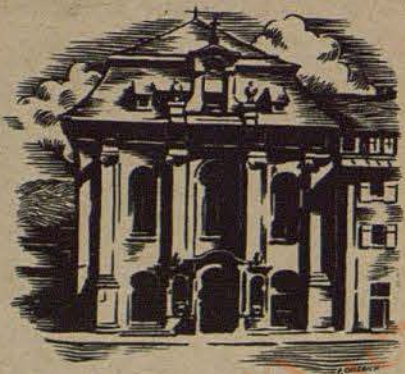


Struppi. Le général Dietl est heureux de retrouver son jeune chien au retour d'un vol d'inspection sur le front. Le petit chien esquimau est un cadeau de soldats finlandais. Cliché du correspondant de guerre lieutenant Friedrich (PK).



La sensation des quinze jours. La lutte a commencé pour le championnat d'échecs de l'hôtel entre l'infanterie et l'aviation. Clichés du correspondant de guerre Frass (PK).

Heure paisible près de la cheminée. Les hommes écoutent, avec intérêt, la voix du haut-parleur qui les relie avec le pays.



C'est dans ce cloître de la fin du XVIII^e siècle, à Oberndorf, sur le Neckar, que s'installa, en 1811, la fabrique royale d'armes du Wurtemberg. Là travaillait comme armurier Franz Andréas Mauser, père de deux frères devenus plus tard célèbres, Wilhelm et Paul Mauser. Leur premier grand succès qui rendit leur nom célèbre dans le monde fut la construction du nouveau fusil d'infanterie M/71, celui de l'armée allemande de 1871. Ce modèle, perfectionné sans cesse par son inventeur et transformé en fusil à répétition, était encore, en 1884, l'arme du soldat allemand. Son perfectionnement définitif fut le célèbre fusil 98, qui, aujourd'hui encore, après 40 ans, n'a pas été dépassé.

Cependant, si, comme dans la première guerre mondiale, le Mau-

ser 98 est encore l'arme du fantassin allemand dans sa lutte pour la victoire, il est bien évident que les Usines Mauser n'en sont restées ni à leurs premiers modèles ni à leur premier succès. Grâce à une expérience de nombreuses années, grâce à d'incessants travaux de ses bureaux d'étude et de ses ateliers, grâce aussi à l'aide du nouvel institut de recherches d'armement, les Usines Mauser ont pu fabriquer des armes d'une conception toute nouvelle. Le développement et le perfectionnement de la technique ont pourvu d'armes automatiques les combattants de l'infanterie, les aviateurs et la D.C.A. Leur emploi dans l'armée, la marine et la Luftwaffe a démontré de nouveau l'excellence et la qualité des armes Mauser, employées dans la lutte pour l'avenir de l'Europe.

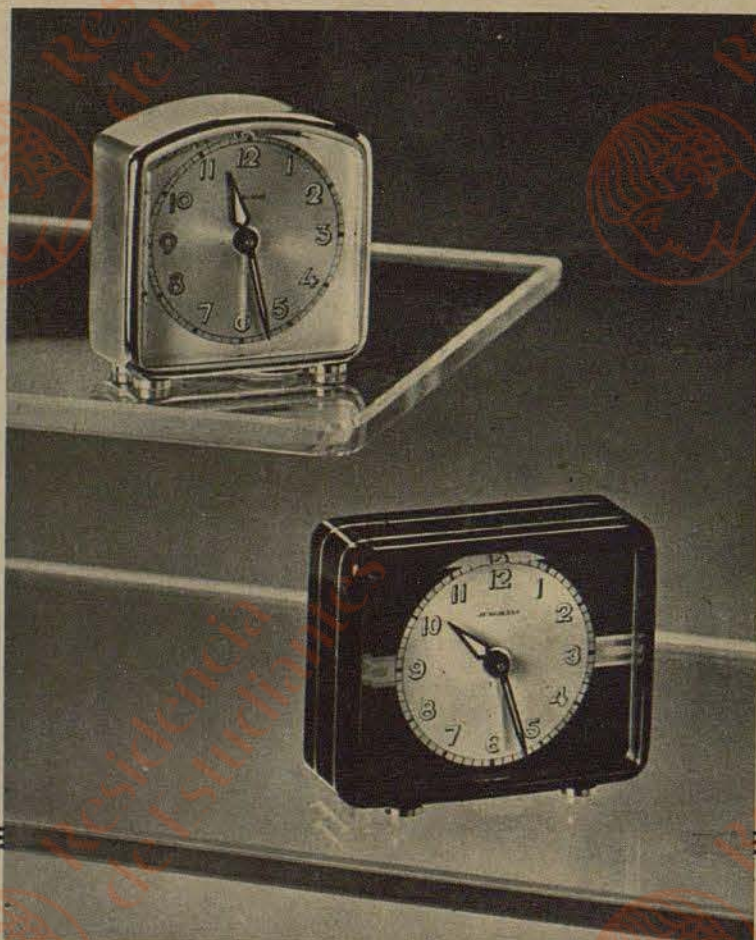


MAUSER-WERKE AG.
OBERNDORF - NECKAR

Un siècle

de photographie

Voigtländer



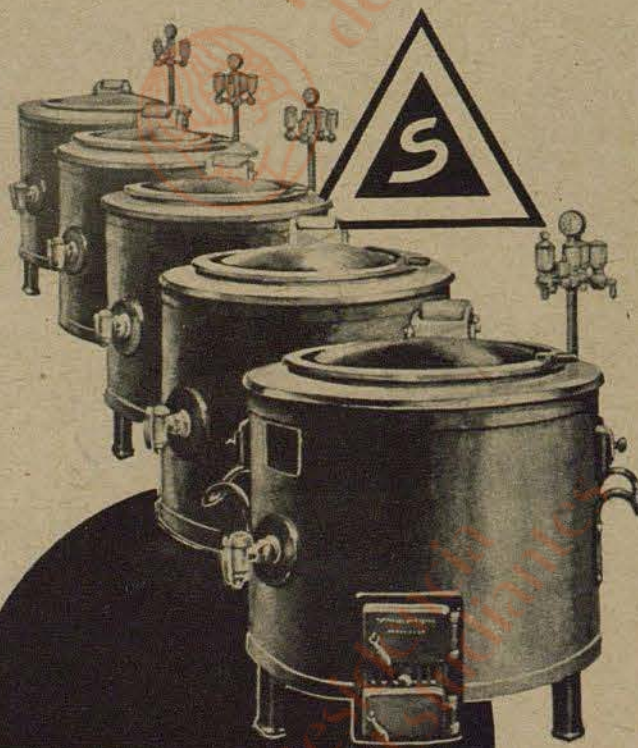
La marque réputée dans le monde entier:

Junghans

Les montres avec l'étoile

FIXES ET TRANSPORTABLES / APPAREILS

7928/10



Senking

une démonstration de l'énergie
industrielle allemande

CUISINIÈRES / INSTALLATIONS DE GRANDES CUISINES

DE BUANDERIE / INSTALLATIONS DE BOULANGERIE

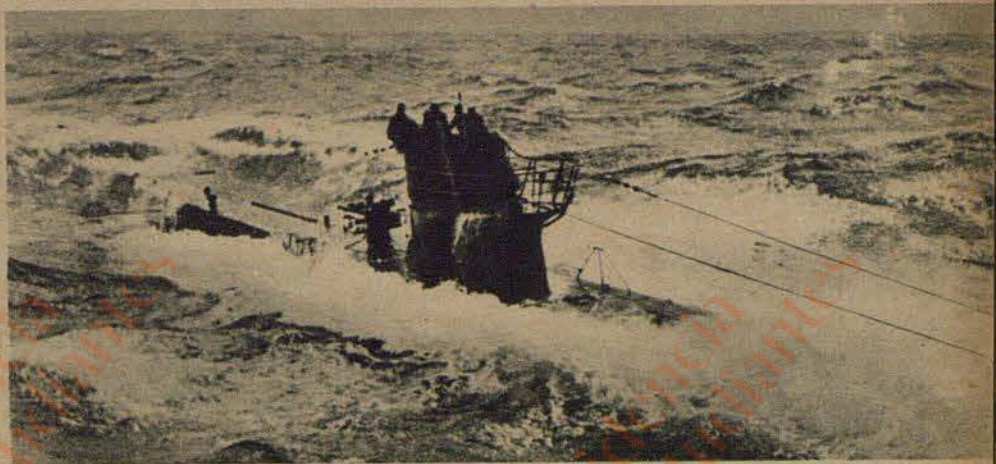
SENKINGWERK HILDESHEIM

NI ROOSEVELT, NI STALINE

L'Europe reste maîtresse de sa destinée

A la fin de janvier, Roosevelt avait invité ses alliés à venir conférer à Casablanca. Ce devait être la « Conférence des Quatre » : Roosevelt, Churchill, Staline et Tchang-Kaï-Chek. Mais Staline préféra s'abstenir, sans se faire représenter, et Tchang-Kaï-Chek fit de même. Était-ce à cause de la situation du front ou bien l'Orient préférait-il ne pas s'engager ? Quoi qu'il en soit, et quoi qu'il arrive, l'Europe reste sur ses positions

Clichés des correspondants de guerre Buchheim et Krösche (PK.)



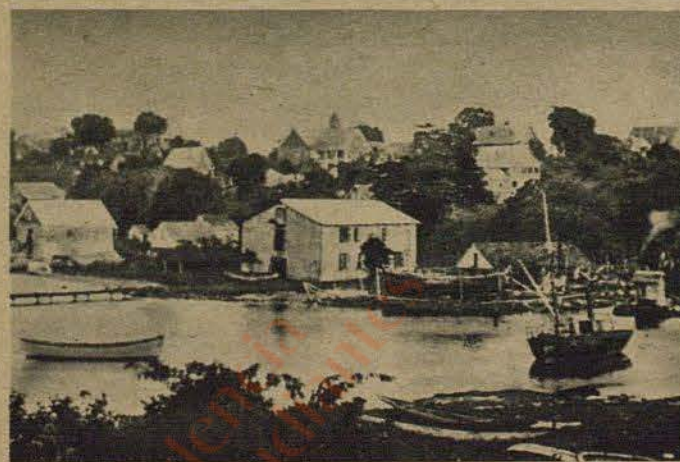
Sous-marin et char, les garants de l'indépendance européenne. Depuis que le président des U.S.A. Wilson a été parjure à sa parole, en 1918, et n'a pas appliqué les « 14 points », depuis la domination sanglante de Staline sur les Etats baltes, l'Europe ne se fie plus qu'à ses armes.



L'autre « Maison Blanche » comme démonstration. Roosevelt a reçu Churchill sur le « sol américain » à Casablanca (« La Maison Blanche... ») en Afrique du nord, arrachée à la France. En qualité de président des États-Unis, Roosevelt n'était pas autorisé à quitter le territoire des U.S.A.



Plus puissant que « l'Union Jack ». On hisse le drapeau à Alger. A gauche, le drapeau tricolore d'une formation Giraud. Le drapeau américain qui flotte sur l'Afrique du nord fait, ici, concurrence à l'« Union Jack ».



La « doctrine de Monroe » à Monrovia... Des nègres revenus d'Amérique, descendants d'esclaves enlevés autrefois, ont fondé, en 1824, en Afrique occidentale, l'Etat libre de Libéria, avec pour capitale Monrovia. Roosevelt a retourné la doctrine de non-intervention de Monroe et a fait du Libéria une base des U.S.A.



...et dans l'Islande danoise. Troupes des U.S.A. à Reykjavik. En dépit du droit des gens et des assurances solennelles, données avant sa dernière réélection, de ne pas laisser les U.S.A. s'engager dans la guerre, Roosevelt, en juillet 1941, a fait occuper l'Islande au nord de l'Atlantique.

L'Europe centrale, après la paix de Westphalie, qui mit fin à la guerre de Trente Ans, en 1648, eut à subir les conséquences de la défaite. L'équilibre naturel des forces en fut ébranlé. Pendant les trois siècles qui suivirent, son destin fut nettement influencé, non plus de son centre même, mais par sa périphérie.

Alors que, depuis Richelieu, la diplomatie française a voulu s'obstiner à la domination totale du continent, pour n'aboutir finalement qu'à de violentes incursions dans les territoires allemands, la politique britannique s'est bornée à mettre obstacle à une union qui aurait pu devenir préjudiciable à sa nouvelle puissance maritime. Une fois réglée la question d'une nouvelle constitution des empires centraux, contre les Habsbourg et en faveur de la Prusse, on passa à la fusion des nombreux Etats souverains allemands et de la partie de race allemande de l'empire des Habsbourg en un Etat national grand allemand. Ceci ne s'accomplit pas sans difficultés extérieures, mais se réalisa cependant d'une manière progressive. La débâcle de la France, en 1940, mit fin non seulement aux plans français d'hégémonie, mais aussi à la politique continentale britannique, qui se heurta brusquement à un organisme central disposé à apporter un ordre nouveau en Europe. Privée de son empire sur la zone occidentale du continent, l'Angleterre n'avait plus que son influence en Orient ; mais celle-ci se trouvait menacée du fait du développement de l'Union Soviétique. Ainsi donc, repoussée par l'Europe unie, dépouillée par les U.S.A. d'une partie précieuse de ses possessions, la Grande-Bretagne, pour se tirer de la situation à laquelle ses erreurs l'ont conduite, n'a vu d'autre solution que de livrer l'Europe au bolchevisme. Elle n'a pas reculé devant cette ultime manœuvre et, dans un trai-

té secret, dont l'existence n'a pas été niée par les contractants, elle a livré à Staline la moitié orientale du continent européen, comme zone d'influence incontestée. L'Angleterre, en signant ce pacte, croyait bien que le flot du bolchevisme s'arrêterait en vertu des paragraphes du traité ou reculerait devant la barrière de défense qu'on voudrait lui opposer. Depuis l'entrée des U.S.A. dans le conflit mondial, l'Angleterre se trouve subordonnée au plan d'hégémonie mondiale de Roosevelt, de sorte qu'il n'y a plus pour l'Europe que deux adversaires menaçant son indépendance et sa liberté : Roosevelt et Staline.

Pour tous les deux, aussi bien pour le dictateur des Soviets que pour le maître de la Maison Blanche, l'Europe ne représente qu'une partie de leur plan gigantesque : il s'agit de la plier à la domination du bolchevisme ou à celle d'un américanisme à tendance capitaliste. Cette caractéristique exclusive se retrouve dans la conférence de Casablanca. Staline aussi bien que Roosevelt savent que leurs plans s'opposent et qu'ils doivent espérer seulement que l'un d'eux s'affaiblira à un tel point, dans sa lutte contre l'Europe, qu'il devra laisser la place à l'autre. L'unité du commandement supérieur, qui est toujours le but suprême de telles conférences, n'a pas été réalisée à Casablanca. Staline, plutôt que d'avoir à en repousser le projet, a préféré ne pas venir.

Pour la nouvelle Europe, qui n'aspire aucunement à la domination du monde et qui lutte uniquement pour son espace vital, la menace d'être mise sous la coupe de Moscou est aussi peu admissible que l'autre éventualité : voir toutes ses côtes barrées par les U.S.A., qui imposeraient leur souveraineté dans les eaux de l'Angleterre et de la Méditerranée. C'est donc pour assurer son indépendance que l'Europe combat.

Robel
25, AVENUE MATIGNON
PARIS

L'hygiène et les soins du visage gardent à la peau sa fraîcheur, sa jeunesse... et les poudres légères, les fards nuancés, les fonds de teint lumineux de l'Institut de Beauté ROBEL en rehaussent la beauté, lui donnent l'éclat et cette expression impalpable et subtile : le charme.

LE LAXATIF DÉPURATIF

**GRAINS
de VALS**

est en vente comme
toujours dans toutes
les pharmacies

PRIX DE VENTE :

7 Fr. 30 le flacon de 30 grains

Laboratoires Noguès
7, Rue Galvani, Paris

**SEULE
LA MÉTHODE A.B.C.**

permet à un débutant de réussir
des CROQUIS D'APRÈS NATURE
dès la première leçon.

Vous voulez connaître par le Dessin les joies de l'artiste qui crée des œuvres personnelles d'après les innombrables modèles que lui offre la vie dont il est entouré, les personnages et les animaux dans leurs attitudes et leurs mouvements, les paysages aux sites pittoresques, les intérieurs aux effets d'éclairage si divers.

Vous voulez en affirmant et en développant ainsi votre personnalité d'artiste vous spécialiser sans doute dans une des branches les plus lucratives et les plus attrayantes du Dessin (illustration, publicité, mode, décoration, etc.).

Vous le pourrez grâce à l'Ecole A.B.C. dont la Méthode moderne et sans égale a, depuis 30 ans, assuré ces joies à plus de 60.000 personnes dans le monde entier.

Croquis rapide
de notre élève
M^{lle} Van de Wonde.



BROCHURE GRATUITE

Ecrivez à l'adresse ci-dessous pour demander la brochure de renseignements (joindre 5 frs en timbres pour frais). Spécifiez bien le cours qui vous intéresse : Cours pour Enfants ou pour Adultes.

ECOLE A.B.C. (SECTION C.W. 3)

Z. O. : 12, rue Lincoln, PARIS-8
Z.N.O. : 6, rue Bernadotte, PAU (B.-P.)



« Et maintenant, le programme de demain... » Chaque matin, le directeur de la « Rédaction française » prépare avec ses collaborateurs les différentes émissions de la journée et du lendemain.

« ICI, LA VOIX DU REICH... »

Du cap Nord aux Pyrénées, de l'Atlantique à la mer Noire, les émetteurs de la radio allemande parlent chaque jour en quarante-six langues au monde entier, et lui donnent des nouvelles de l'Allemagne. Pour certains pays, les émissions se bornent à des communiqués du Haut-Commandement de l'armée et du Service des informations, auxquels s'ajoutent quelques commentaires. Mais pour une vingtaine d'autres il existe un programme quotidien, à la fois politique et culturel. Dans cet en-

semble, la France occupe la première place. Depuis l'armistice, la radio allemande a complètement transformé ses émissions pour la France, exactement depuis octobre 1940, depuis la rencontre de Montoire entre le Führer et le chef de l'Etat français, le maréchal Pétain, où les relations franco-allemandes sont entrées dans une nouvelle voie. C'est librement que le maréchal Pétain a pris la résolution de participer, aux côtés de l'Allemagne, à l'œuvre de collaboration européenne. Il a engagé la nation française à travailler dans cette voie nou-

velle pour la formation d'une nouvelle Europe.

Les émissions françaises de la radio allemande ont été adaptées à cet esprit nouveau. La « Voix du Reich » a, en outre, pour mission de faire connaître à la France sa voisine de l'est sous son vrai jour et d'établir ainsi les bases d'une compréhension durable.

C'est durant l'été de l'année dernière qu'a été créée l'« Heure française », transmise tous les soirs, de 18 à 19 heures. Cette « heure » est particulièrement consacrée à faire connaître les valeurs



Revue politique de la semaine. Le speaker traite aujourd'hui des problèmes concernant l'Europe et l'Amérique du nord.



Nous venons d'apprendre... Un rédacteur dicte les dernières nouvelles qui seront transmises dans quelques instants.

« Signal » jette ici un coup d'œil dans la « Rédaction française » de la radio allemande. Cette rédaction joue un rôle important dans l'ensemble des émissions de la radio.

culturelles. On peut entendre souvent l'orchestre philharmonique de Berlin et celui de Vienne, des chanteurs et des chanteuses en renom, des enregistrements ou des émissions directes de musique variée ; des chœurs diffusent les chants populaires de l'Allemagne.

« Ici, la voix du Reich... » Quel est le Français qui n'a pas entendu cet appel venant de Berlin, porté par les ondes ? Qui n'a pas écouté les messages des prisonniers à leurs familles ? La radio allemande offre, chaque jour, en langue française, les émissions suivantes :

6 h. 45 : Informations ;

11 h. 45 : Revue de la presse du matin ;

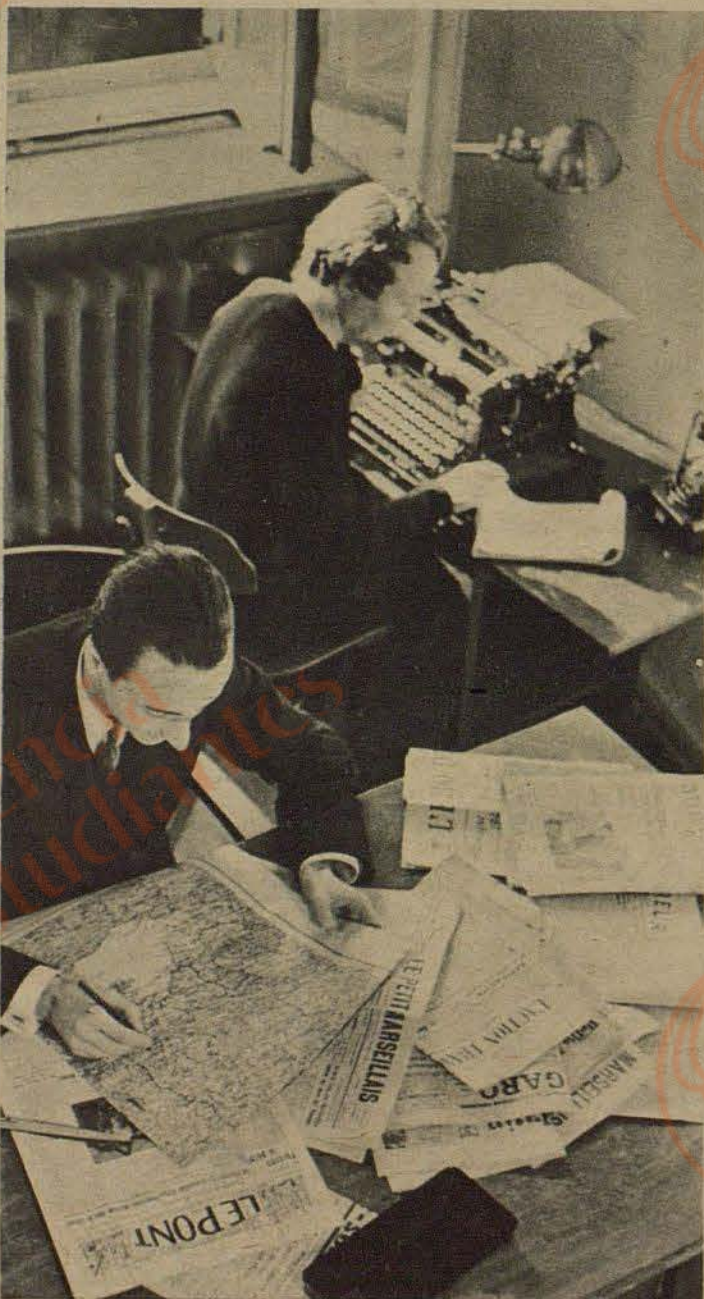
15 h. 45 : La guerre militaire et économique.

Ces émissions se font sur les longueurs d'onde de 279, 281, 322 et 432 m., ainsi que l'« Heure française », de 18 à 19 heures.

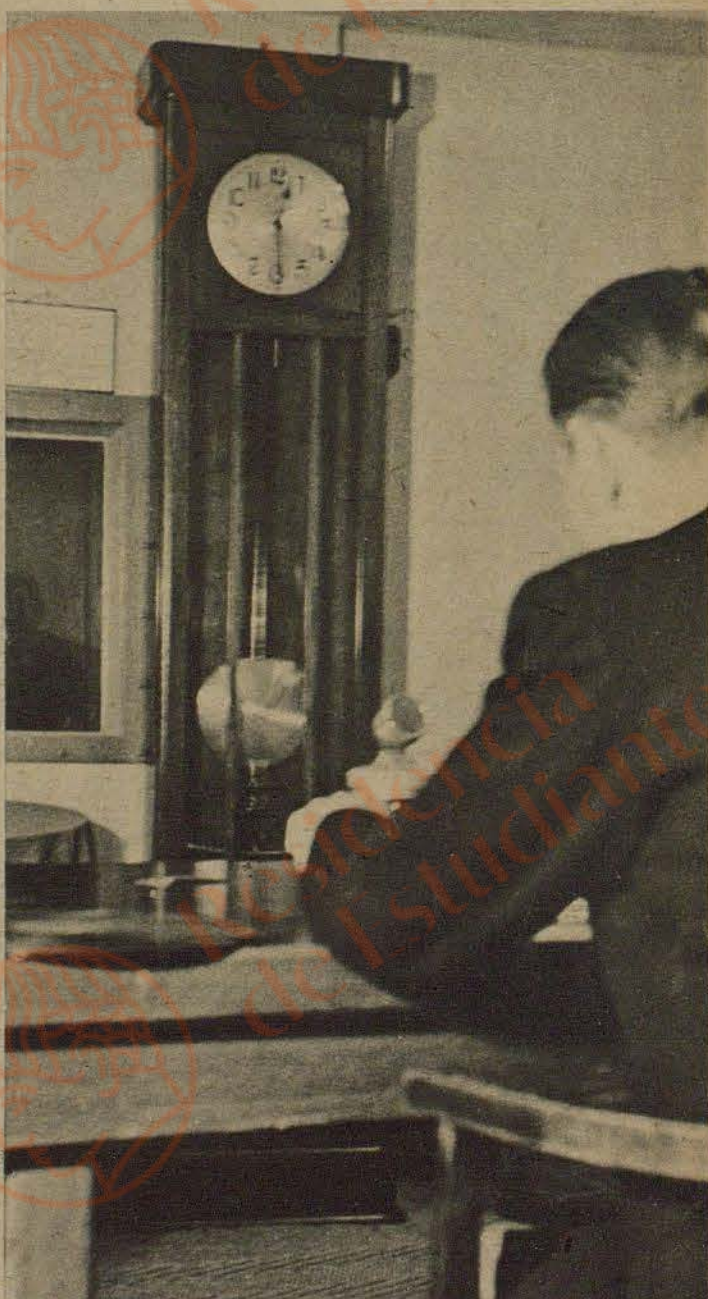
A 17 heures, on transmet le journal radiophonique et les commentaires politiques sur 25,24 m. et 31,51 m. A 19 heu-

res, sur 48,86 m., on transmet la chronique du soir et, en même temps, sur 1.339 m., une émission pour les combattants français du front de l'est et pour les prisonniers. A 22 h. 45, on transmet les nouvelles du soir sur 48,86 m., et enfin, à 1 heure du matin, le journal radiophonique sur 41,43 m.

Toutes ces émissions s'adressent aux auditeurs de langue française d'Europe, d'Afrique et du Canada. Elles contribuent à développer et à approfondir la compréhension mutuelle des Allemands et des Français.



Vue d'ensemble de la situation militaire. Un collaborateur spécialisé utilise les derniers communiqués du front pour préparer l'émission « La guerre militaire ».



Minuit et demi, Informations pour le Canada. Dès que l'heure a sonné, commence l'émission qui est attendue par des milliers d'auditeurs au delà de l'océan.



« J'ai un faible pour les Messieurs... » Durant l'« heure française » on transmet, aujourd'hui, un sketch amusant.



Après l'émission parlée. Musique... La discothèque renferme presque toutes les œuvres classiques et modernes.

ÉTUDES CHEZ SOI

Les cours par correspondance de l'Ecole Universelle permettent de faire chez soi dans le moindre des frais, des études complètes dans toutes les branches. Demandez l'envoi gratuit de la brochure qui vous intéresse.

Broch. 30.601 : Classes et exam. prim.
Broch. 30.606 : Classes second. Baccal.
Broch. 30.611 : Licen. (Droit, Sc., Let.)
Broch. 30.615 : Grandes Ecoles Spécia.
Broch. 30.620 : Carrières administrat.
Broch. 30.626 : Industrie et Trav. Publ.
Broch. 30.631 : Carrières de l'Agricult.
Broch. 30.635 : Carrières du Commer.
Broch. 30.640 : Ortho., Rédact., Calcul.
Broch. 30.646 : Langues étrangères.
Broch. 30.652 : Air, Marine.
Broch. 30.656 : Arts du Dessin, Prof.
Broch. 30.661 : Musique théor. et instr.
Broch. 30.665 : Couture, Coupe, Mode.
Broch. 30.670 : Secrét. et Journalisme.

ÉCOLE UNIVERSELLE

59, Boulevard Exelmans, PARIS XVIIe
11 et 12 pl. Jules-Ferry, LYON (Rhône)

M. Brunel & Co.
COGNAC

TOUTES LES CARRIÈRES DU SECRÉTARIAT

MEDICAL - JURIDIQUE
LITTÉRAIRE - COMMERCIAL

Secrétariat de Direction
Inscriptions toute l'année

ECOLE SUPÉRIEURE DE SECRÉTARIAT

40, rue de Liège - Paris 8^e

Tél. EUROPE 58-83

Souscrivez

aux

**BONS
D'ÉPARGNE**



RETOUR A DIJON

Le sergent Joseph S. appartenait aux troupes françaises qui, en Afrique du nord, furent forcées, par les Anglo-Américains, de combattre contre les puissances de l'Axe. Au début de janvier, le Führer décida que les soldats français pris par les Allemands ne seraient pas considérés comme des prisonniers de guerre et seraient remis en liberté. Seuls les officiers français trahisseurs sont responsables de la résistance et non les soldats qui n'ont fait qu'obéir. "Signal" relate ici le retour du sergent S. dans sa ville natale.

Cliches du correspondant de guerre Wörner (PK).



Le sergent S. peu de temps après sa capture sur le théâtre des opérations en Tunisie.



Conversation avec des soldats allemands. Le sergent S. (au milieu de la photo), après avoir été pris a été conduit, avec ses camarades, à l'aérodrome de Tunis et démobilisé. Peu de temps après, il prend, par avion, le chemin de l'Europe.

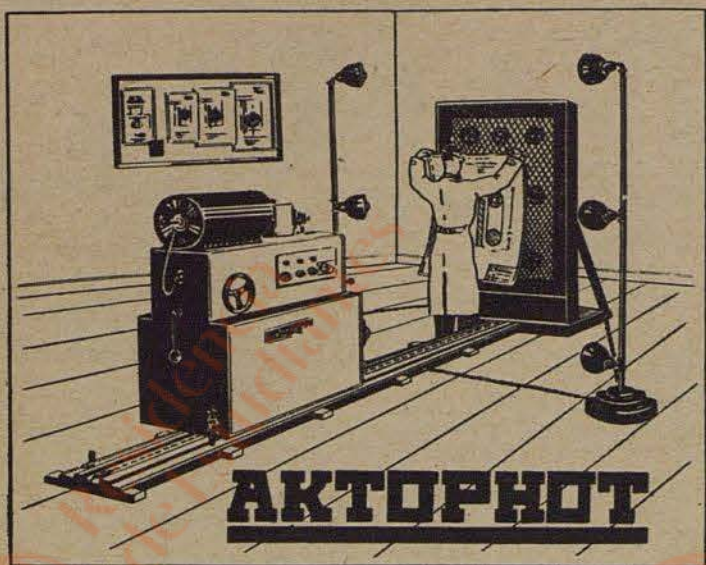


En Route. L'appareil de transport s'est posé à Naples. De là, le voyage continue par chemin de fer. L'organisation ferroviaire nationale-socialiste se charge des soins à donner aux Français.



← Encore 32 kilomètres. La dernière partie du chemin s'accomplit en automobile, puis le sergent S. atteint Dijon et ...

... presse contre son cœur sa mère à qui le retour inespéré de son fils cause une joie immense. Le sergent S. est libre.



Photocopie de documents importants d'entreprises pour leur conservation à l'abri des attaques aériennes.

Reproduction à l'échelle, de cartes, plans, et matériel de construction.

VEREINIGTE PHOTOKOPIER-APPARATE K.-G.
HAMBURG Dr. BÜGER BERLIN

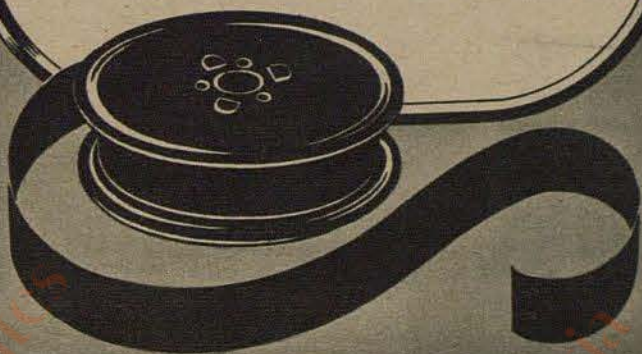


Le ruban
pour machines à écrire

> intensicolor <

Pelikan

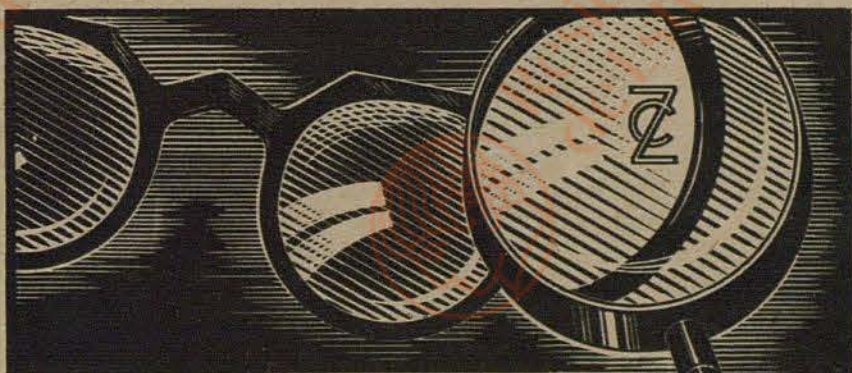
sera d'une durée encore plus longue si vous le retournez tous les huit jours. Vous obtenez ainsi le réencrage automatique de la partie précédemment utilisée
GUNTHER WAGNER



hanomag

Tracteurs agricoles, à roues
Tracteurs à chenilles
Tracteurs routiers

HANOMAG · HANNOVER



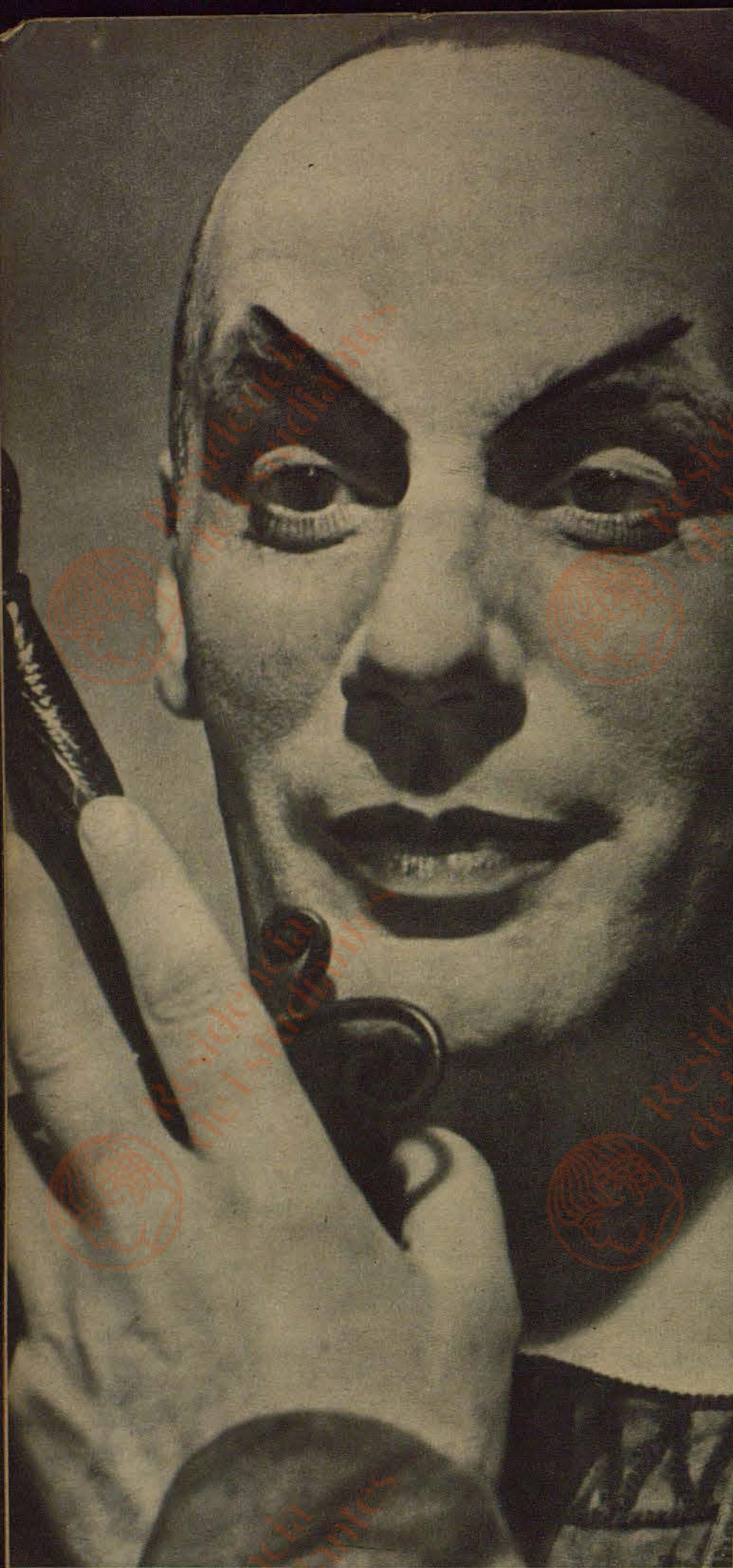
La Garantie d'Origine: Z
est gravée dans chaque verre Zeiss Punk-
tal. Elle donne à l'acheteur la garantie
d'avoir bien un verre Punktal. Les verres
Punktal n'existent qu'en une seule
qualité — la qualité Zeiss. Les Usines
Zeiss ont déposé légalement le mot
«Punktal», il n'y a
donc que des « verres
Zeiss Punktal »



ZEISS Punktal
Le verre de lunette parfait

CARL ZEISS, S. A. BELGE 45, Boulevard Bischoffsheim, Bruxelles

CARL ZEISS JENA



Gustaf Gründgens, intendant général des théâtres d'Etat prussiens et conseiller d'Etat, dans le rôle de Méphisto de la tragédie de «Faust». 2^e partie.

THEATRE MONDIAL A BERLIN

ORGANISATION ET MISSION D'UN THEATRE D'ETAT

Si, par magie, on transportait le spectateur d'un théâtre de village espagnol tout droit à Berlin, au Gendarmenmarkt, au milieu des spectateurs du théâtre d'Etat, le « Schauspielhaus », quelles seraient ses impressions ?

Peut-être les mêmes que celles qu'éprouve Faust quand il est transporté, par Méphisto, dans la nuit classique du Walpurgis. Il se trouverait, tout à coup, dans un monde qui serait pour lui comme un rêve dont on ne saisit pas la trame mais dont on devine le sens, dans un monde qui évolue sur un autre plan, mais qui, compris dans sa signification profonde, répond à peu près à ce que le spectateur espagnol vient de voir sur la place de son village.

Il ne s'agit pas là d'une comparaison plaisante. Si ce rapport n'existait pas, l'œuvre du conseiller d'Etat Gustaf Gründgens, intendant général des théâtres nationaux prussiens, n'aurait plus de sens.

Le travail d'un directeur de théâtre d'aujourd'hui, comme d'ailleurs de tout temps, doit se régler sur un dessein essentiel : donner à toute représentation théâtrale une valeur culturelle. Depuis que Schiller a posé en principe que le théâtre est une « institution morale » ayant pour objet de former l'esprit de la nation, de l'instruire, d'éveiller et de développer le sens communautaire par l'audition de l'œuvre dramatique, il n'y a plus à en discuter.

L'opinion publique a évolué considérablement au sujet du théâtre et, en particulier, en ce qui concerne la profession d'acteur et ce que l'on est en droit d'attendre de lui au point de vue artistique.

L'Allemagne, parmi toutes les nations civilisées, a fait, à cet égard, les progrès les plus décisifs pour la réalisation d'un théâtre utile à la communauté disposant d'un ensemble excellent, subventionné soit par l'Etat, soit par la ville, ayant des troupes et des orchestres bien rétribués, avec des acteurs dont l'existence est assurée jusqu'à leur vieillesse où ils sont pensionnés.

Le théâtre européen a suivi ce développement selon le caractère national de chaque pays. L'Angleterre, seule fait exception jusqu'à ce jour, ne possédant pas de théâtre d'utilité publique. Ce théâtre européen joue un rôle prépondérant dans le monde, grâce à l'énergie avec laquelle on a poursuivi des buts culturels, et, n'est-ce pas une étrange constatation, à cet égard, que New-York ait dû fermer, au début de la guerre, son « Metropolitan Opera », qui était pourtant soutenu par de puissants capitaux, non pas parce que ces capitaux faisaient défaut, mais parce que les chefs d'orchestre, les chanteurs et les musiciens de l'Italie et de

l'Allemagne étaient aussi indispensables à l'existence de cet opéra que les œuvres musicales qui ont été données au monde par ces deux pays.

En Allemagne, après quatre ans de guerre, la vie théâtrale n'a subi aucune restriction. On peut même dire qu'au contraire, l'importance culturelle du théâtre, la valeur morale de son institution et sa contribution au bien-être du peuple répondant à un besoin de la nation, on s'est efforcé de le développer et de lui demander encore davantage.

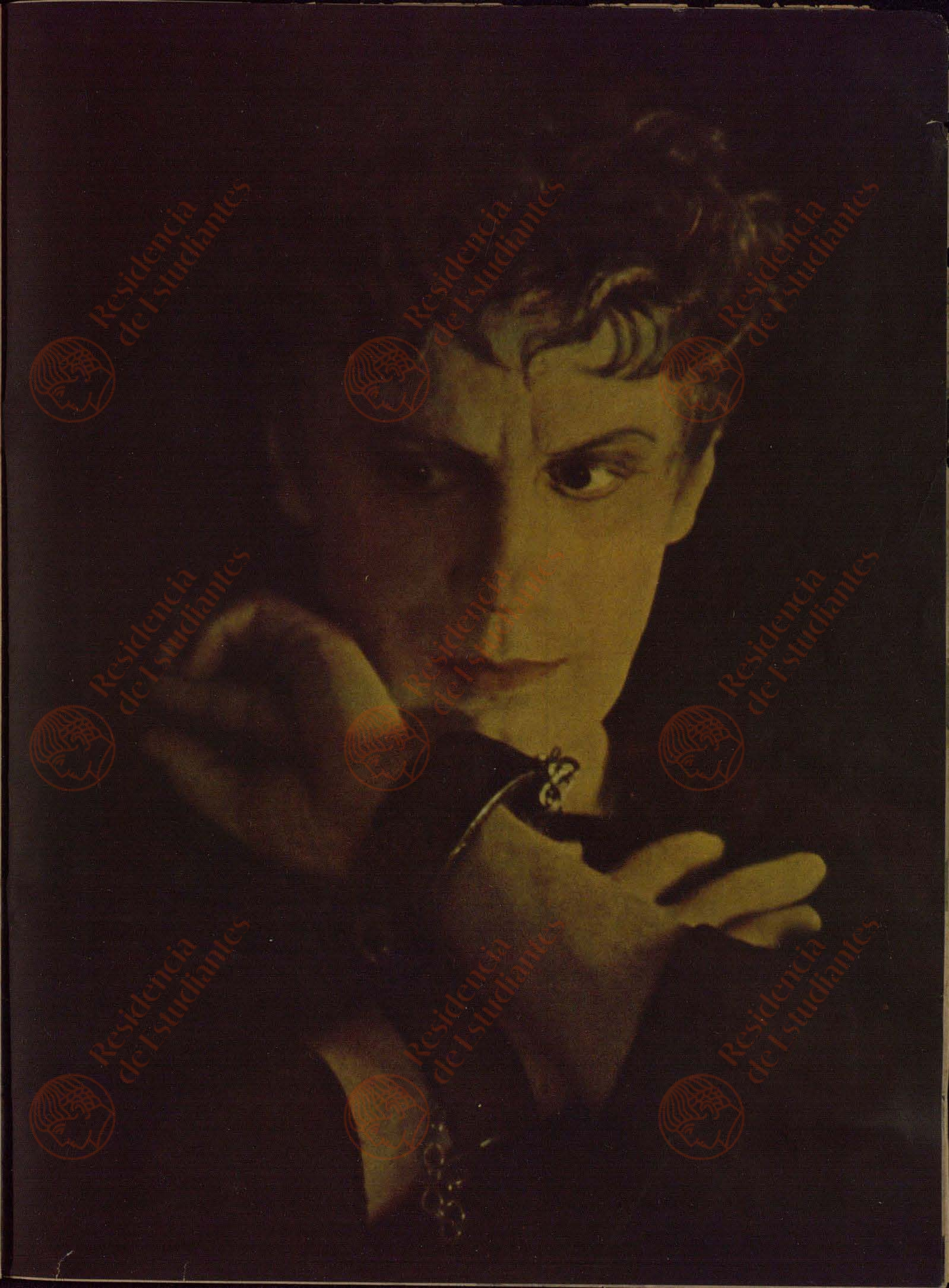
Le succès du théâtre à Berlin est immense, et c'est vraiment une chance exceptionnelle que de pouvoir obtenir une place pour la représentation du *Second Faust* de Goethe, au « Schauspielhaus », par exemple. Et pourtant, il s'agit là d'une œuvre des plus difficiles à comprendre, dont on ne peut apprécier les beautés que si l'on possède un degré certain de culture et qui est ce que le théâtre du monde entier offre de plus élevé.

La popularité du théâtre national de Berlin, dont l'affluence des foules est une preuve, même quand il s'agit d'œuvres difficiles et de mises en scène audacieuses, s'explique, en grande partie, par la personnalité de son administrateur général, l'intendant Gustaf Gründgens, conseiller d'Etat.

Depuis qu'il est chargé de l'administration du « Schauspielhaus » qui avait fortement décliné après la Grande Guerre, il s'est montré un réorganisateur de premier ordre et, sous sa direction, on a vu des mises en scène excellentes. Il s'est fait valoir, en outre, dans les grands rôles, comme acteur de génie. Il a donné l'exemple d'un travail infatigable et a créé un style nouveau pour les théâtres nationaux. Ce style, on le retrouve sur les trois scènes qui sont sous sa direction. Il a formé un ensemble d'acteurs et d'actrices, dont il a su discipliner et stimuler les qualités. Il lui a fallu un talent particulier et une énergie infatigable pour réussir à imposer sa conception de style théâtral, sans blesser et sans amoindrir les tempéraments très différents de ses collaborateurs. Sans les qualités d'organisation et de tact indispensables qu'il possède, jamais une telle œuvre n'aurait pu être réalisée.

La notion de « théâtre d'Etat » représente la forme la plus élevée du théâtre de la nation, poursuivant un idéal culturel. Si un tel théâtre s'est acquis, non seulement en Allemagne, mais encore bien au delà des frontières, une forte réputation et s'il a suscité l'intérêt et l'admiration de tous ceux qui s'occupent des choses de l'art et de la culture, le mérite en est, pour une grande part, à son administrateur, à son metteur en scène, l'acteur Gustaf Gründgens.

→
Gustaf Gründgens dans le rôle d'Oreste, dans l'« Iphigénie » de Goethe, mise en scène par Lothar Müthel au « Schauspielhaus » de Berlin





FRUITS ET LEGUMES CONSERVES PAR LE FROID SONT COMME FRAIS

Les avantages de la conservation par le froid

LA viande, le poisson, les fruits et les légumes ne sont nullement des matières mortes aussi longtemps qu'ils ne sont ni cuits ni mangés. Ils continuent à être sujets à des réactions qui, à un certain degré, sont la suite des phénomènes chimico-biologiques.

On peut même dire que les fruits conservés respirent véritablement et sont soumis aux phénomènes de l'assimilation. La maturité ultérieure en est, par exemple, une conséquence. Mais, au bout de quelque temps, ces phénomènes d'assimilation amènent inévitablement la destruction de l'aliment sans même qu'il y ait intervention de bactéries, de champignons ou de moisissure. Un tel phénomène, venu de l'extérieur, ne fait qu'accélérer la décomposition.

Un enfant a, par exemple, laissé par distraction, sur la table, une pomme dans laquelle il a mordu. Si vous lui demandez plus tard de finir de manger la pomme ainsi entamée, il s'y refuse et il n'a pas tort, car le fruit, à l'endroit mordu, est devenu brun et présente un aspect peu appétissant. Son goût est fade et il est dur comme du cuir. La raison en est que la pomme est un corps vivant. Le coup de dents a détruit des cellules, l'oxygène ne peut plus pénétrer et les produits d'assimilation de la pomme se sont unis à l'oxygène. Ce phénomène a eu pour résultat de détruire le goût en même temps que la vitamine C. Le fruit est sans saveur et a perdu sa valeur. Ce phénomène se produit, il est vrai, aussi pour les fruits intacts, mais beaucoup plus lentement. La même chose arrive aux autres aliments : viande, poisson, légumes, quand ils sont simplement emmagasinés. Si l'on veut les maintenir en parfait état de fraîcheur, pour les manger plus tard, on doit les conserver. Mais le procédé de conservation par la cuisson a l'inconvénient d'attaquer ou de détruire d'importants éléments, surtout les éléments qui donnent la saveur ainsi que les vitamines. C'est pourquoi il serait désirable de pouvoir arrêter ou ralentir le phénomène de l'autodigestion. Le froid est ce moyen. Il ralentit tous les phénomènes chimiques et conserve ainsi un grand nombre d'aliments, de telle sorte qu'après avoir dégelé ils sont aussi frais qu'avant la congélation. Le froid conserve, mais non dans l'ancien sens : il maintient frais.

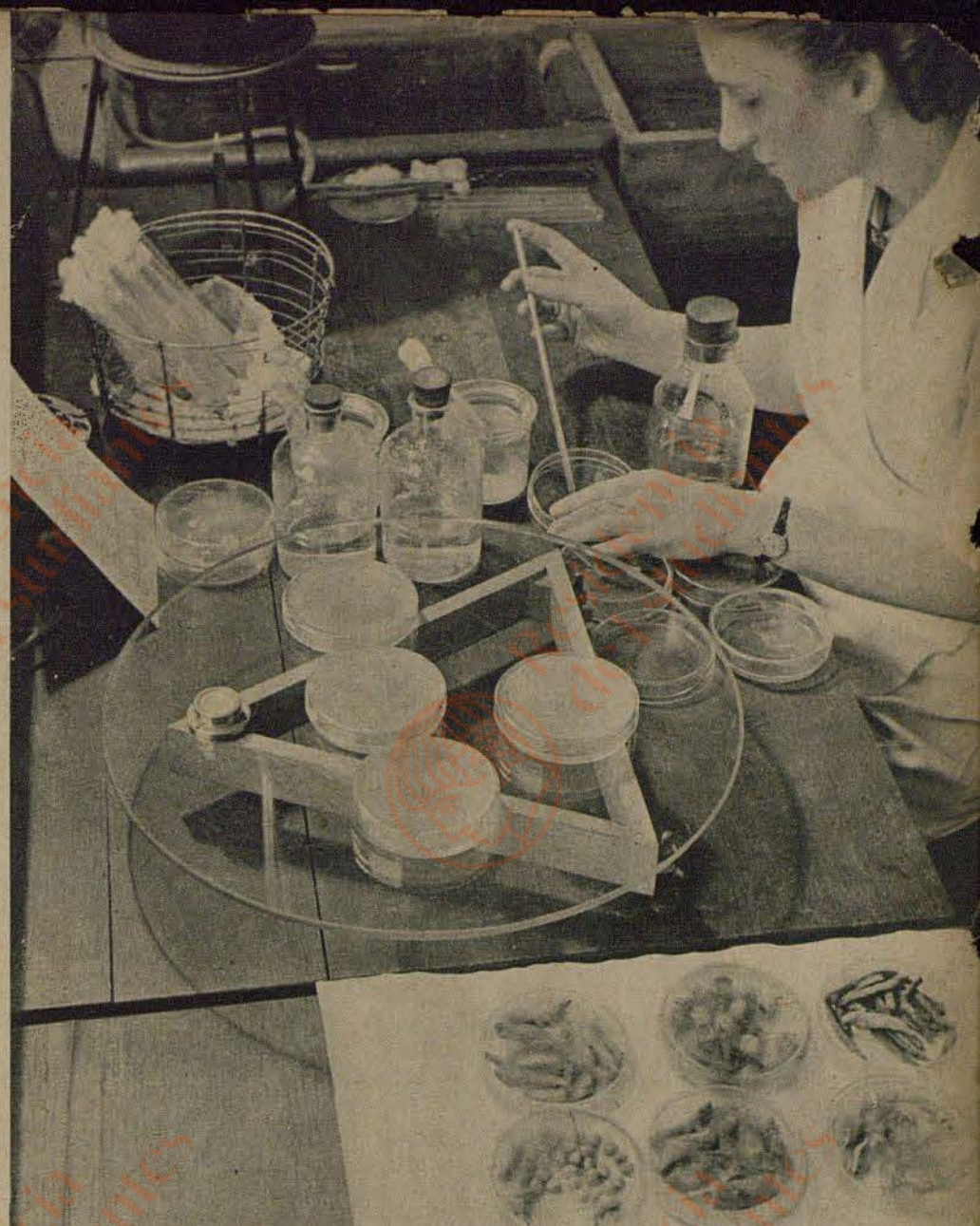
La conservation par le froid est un domaine mystérieux qui prépare maintes surprises au technicien. Des recherches récentes et très minutieuses ont abouti à une série de traitements, chacun étant particulier à une seule sorte d'aliments. Le traitement de conservation par le froid le plus délicat est celui des fruits et des légumes. Pour les pommes, ainsi que pour quelques autres fruits, la conservation par un tel procédé est impossible. Elle ne fait qu'accélérer l'autodigestion. Par contre, le procédé est excellent pour les poires et beaucoup d'autres fruits ainsi que pour les légumes si, avant

de les soumettre au froid, on a soin de les « blanchir », c'est-à-dire de leur faire subir une très courte cuisson. On détruit par là les éléments d'assimilation, sans porter atteinte aux autres éléments importants du fruit. Mais il y a encore quelque chose qui est indispensable si l'on veut obtenir un bon résultat. Autrefois, on refroidissait les aliments aussi lentement que possible pour les ménager. Ce procédé était mauvais. Par un refroidissement lent, l'eau contenue en grande quantité dans les aliments forme des aiguilles de glace et ces aiguilles déchirent les cellules.

Si l'on obtient, au contraire, une congélation aussi rapide que possible, il se forme seulement des petits cristaux de glace ne pouvant causer de grands dommages. Les phénomènes d'autodigestion se trouvent alors heureusement ralentis. Les aliments congelés peuvent être conservés longtemps s'ils restent dans leur état de congélation. C'est seulement au moment de les consommer qu'il importe de les faire dégeler le plus vite possible.

Malheureusement, le froid lui-même n'est pas un moyen qui convienne à tout. Pour les aliments que l'on ne peut garder frais par le froid, il faut recourir à d'autres méthodes. Outre la lutte entreprise contre les éléments nuisibles : bactéries et moisissure, qui s'en prennent à toute marchandise emmagasinée, on accorde, aujourd'hui, une grande attention aux « maladies d'emmagasinage » des aliments. Ces « maladies » sont examinées et traitées comme dans une vraie clinique. On a appris à diagnostiquer à temps les différentes « maladies d'emmagasinage » des fruits, comme les inflammations de la peau ou de la pulpe. On doit parfois, pour cela, faire des recherches et des observations assez compliquées, car il y a des maladies que l'on ne peut remarquer de l'extérieur, alors que le fruit est déjà complètement détruit à l'intérieur. Naturellement, on a déjà trouvé des méthodes prophylactiques. Si, par exemple, on donne trop peu d'oxygène à des pommes emmagasinées dans un frigidaire, elles ne tardent pas à étouffer. Leur pulpe est détruite et prend une couleur brune. Un contrôle minutieux de la composition de l'air qui est dans le frigidaire permet d'éviter cette maladie. Un examen superficiel amène à se demander si cela vaut vraiment la peine de créer de si coûteuses installations et de se donner tant de peine pour faire ces recherches sur la conservation des aliments. Mais quand on compare, à l'aide de statistiques, les chiffres des pertes énormes subies autrefois en fruits et en légumes gâtés, on comprend l'avantage réel des nouvelles méthodes.

Là où d'ordinaire l'on constatait, autrefois, des pertes de 40 à 50 % des produits emmagasinés, on n'a plus, aujourd'hui, qu'un pourcentage insignifiant. En outre, les nouvelles méthodes assurent le maintien absolu du goût et de toute la valeur nutritive.

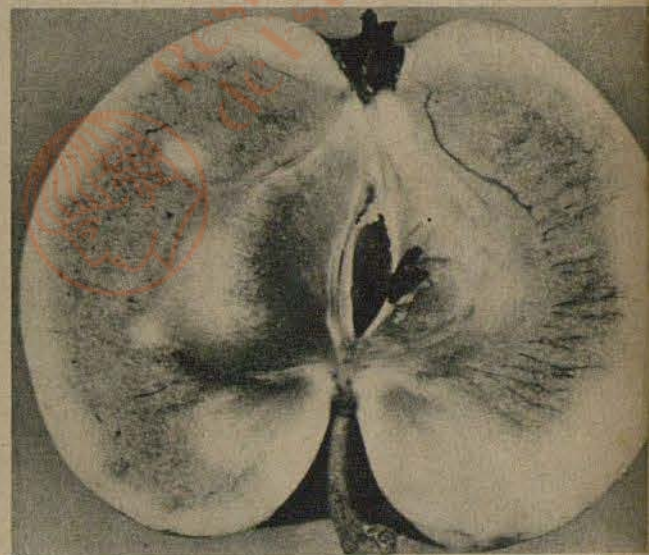


On compte les bactéries. On examine les légumes de conserve pour connaître leur contenu en bactéries. On dépose des échantillons sur un terrain de culture et on compte ensuite combien de germes sont restés vivants.



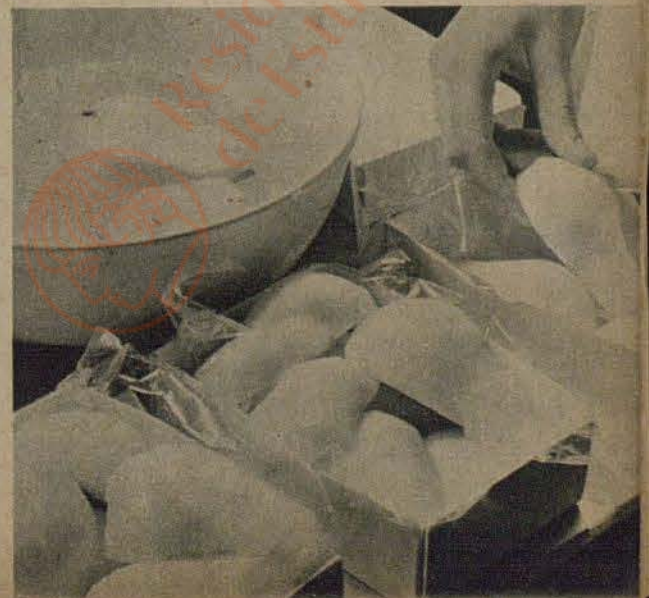
Jus de poire. Le jus de poire qui a été convenablement extrait s'écoule, goutte à goutte. Le jus de poire mal préparé est, au contraire, aqueux et s'écoule rapidement.

Clichés Croy



Les fruits malades du froid. La pomme, serrée dans un lieu trop froid, peut garder un aspect de fraîcheur, mais, elle est complètement gâtée et immangeable.

Emballer d'abord soigneusement... puis congeler, c'est le moyen de conserver intacts la vitamine et le goût.



Fruits et légumes de toutes les saisons, à la fois, aussi frais que s'ils venaient de l'arbre, de la plante ou de la terre, avec toutes leurs vitamines, dans la plénitude de leur arôme, de leur maturité, de leur sève, gardés ainsi depuis des mois... Tels sont les fruits et les légumes que nous offre le procédé de conservation par le froid

MARSEILLE

10.000 policiers français, en uniforme et en civil, procèdent, à Marseille, à la plus grande rafle que l'histoire de la police ait jamais connue. 40.000 personnes sont fouillées, tandis que dans le Vieux-Port, on fait sauter 1.200 maisons. Cette action énergique contre la criminalité du quartier du port mal famé dépasse l'imagination de la basse pègre et de ceux qui se sont plu à parler d'elle dans les romans policiers. Le correspondant de «Signal» décrit ici l'opération et ses motifs.

Aucun écrivain avant moi n'a vu le Vieux-Port de Marseille ainsi que je viens de le voir en ce 1er février 1943, vide et désert. Ce quartier malodorant de 1.200 maisons avait sa place dans la littérature. Il en a été arraché.

Sur le quai, les soldats allemands poussent de grands fûts, d'où s'échappe une fine poussière jaune : de la dynamite ! Il est entre onze heures et midi, tout est silencieux. On n'entend que les fûts qui roulent, quelques commandements et des mialements aigus.

Un jeune policier allemand grimpe à la façade d'une des maisons bordant le quai. La maison est vide, comme tous les autres 1.200 bâtiments du quartier. Le vent joue avec les persiennes, mais la porte d'entrée est fermée. Sur un des balcons du premier étage, un petit chat s'est pris entre les barreaux de la grille. Il crie sa misère au soleil. Les chats ne s'attachent pas aux hommes mais aux maisons, ceux du Vieux-Port sont restés là lorsque, la veille, leurs maîtres ont abandonné le quartier ; les chats et aussi les rats. Et ce jeune chat s'est pris la patte ! Le policier a escaladé le balcon ; de la main gauche, il se cramponne à la grille, de la droite, il libère la pauvre bête non sans nouveaux mialements. Puis il saute à terre, tenant le petit chat apeuré qui s'accroche au drap de son uniforme, et ne veut pas lâcher prise. Le policier lui parle, le console, il doit s'en aller. Enfin, le saisissant par la peau du cou il parvient à le détacher de son uniforme et le pose sur le trottoir. Mais la petite bête ne veut pas se séparer de lui. Elle le suit, le long des quais. Depuis, je les ai souvent rencontrés, le chat suivant le policier. Peut-être s'attachera-t-il tout à fait à la police. Il arrive qu'un repentir sincère ait un tel résultat.

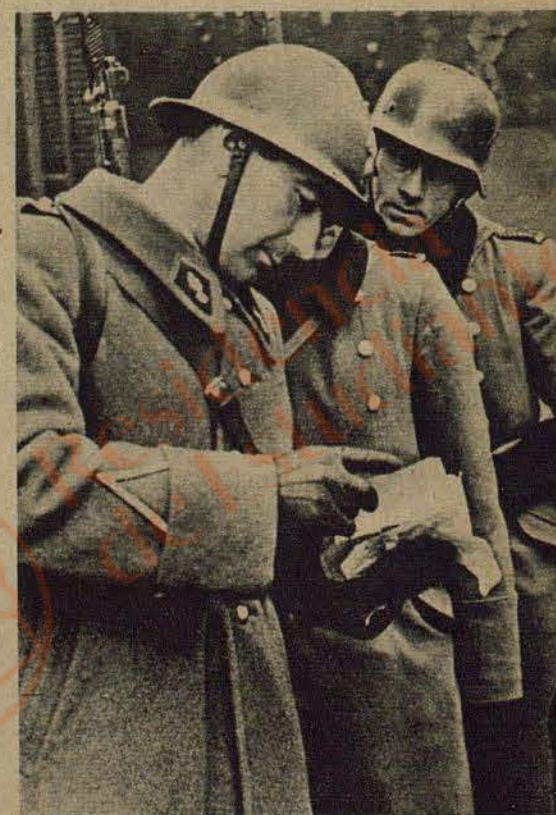
Jamais midi n'a sonné à Marseille comme ce lundi : un signal de clavier sur le quai ; un officier allemand, casqué, sort en courant d'une des ruelles près du transbordeur et disparaît dans la porte cochère d'un des bâtiments bas du port ; pendant quelques secondes, le quai reste désert ; puis, une détonation énorme. Les cloches du vieux bâtiment gothique au pied de Notre-Dame de la Garde commencent à sonner. Le déplacement d'air les a mises en branle. Un nuage de poussière blanche s'élève de

la ruelle, de petites ombres noires disparaissent vers la rive. Ce sont les rats qui fuient. Une grêle de morceaux de bois et de pierres tombe du ciel. Un jet d'eau disperse le nuage de poussière. L'exécution du quartier mal famé du Vieux-Port a commencé. Six maisons, misérables et délabrées, se sont écroulées sous ce premier coup. A mon départ, cinq jours plus tard, cinq cents étaient déjà détruites.

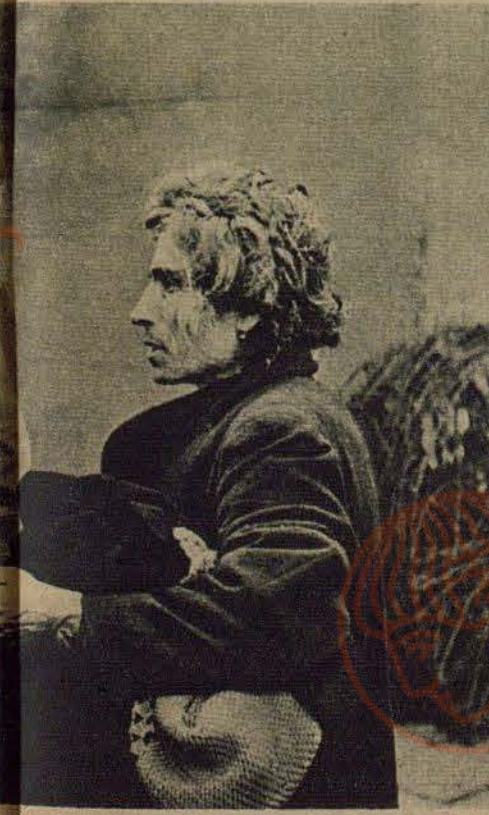
Tout le monde connaît le transbordeur de Marseille. Il est tout aussi célèbre que la Tour Eiffel ou Greta Garbo. Le réseau de ses câbles et sa silhouette étroite formaient le paysage de fond dans maints films d'aventure. A l'époque de sa construction, il était considéré comme l'une des merveilles du monde, comme une magnifique réalisation de la technique. Aujourd'hui, on a honte de lui et on veut l'abattre.

Je suis monté à pied jusqu'au pont supérieur du transbordeur, l'ascenseur ne fonctionnant plus. Là-haut, assis sur un banc, je regarde le Vieux-Port et les jets de flammes qui jaillissent des murs gris et réduisent les maisons en décombres.

Comme les hommes sont bizarres ! Je viens de rendre visite au Préfet de Mar-



On lui permet d'aller chercher ses meubles. Chaque fois qu'il a été possible, on a permis aux évacués de sauver leurs meubles. Pour éloigner les



pillards, les policiers française et allemande gardent le quartier évacué. On ne peut pénétrer dans les maisons abandonnées qu'avec un sauf-conduit.



Le lendemain de la rafle. Tous les criminels et tous les suspects ont été arrêtés par la police judiciaire française, au cours de la nuit. La police a barré le quartier du Vieux-Port. Des haut-parleurs

ordonnent aux habitants de sortir de leurs maisons. Ceux-ci se rassemblent sur le quai et sont transportés dans des camps avec leurs bagages. Au bout de quelques jours, ils reviennent et s'installent dans d'autres logis.



La jeunesse de Marseille donne un coup de main. Le préfet de Marseille, aidé de la Croix-rouge, des organisations féminines et de la jeunesse, organise un service d'entr'aide. On s'occupe des évacués, on les aide à transporter leurs bagages.

seille, qui réside dans le magnifique hôtel de ville, là-bas, sur le quai. Il parlait comme le père de sa cité. Depuis longtemps, M. Barraud, homme mince aux cheveux gris, ne connaît plus un instant de tranquillité. Il doit s'occuper des milliers de personnes qu'on a évacuées du Vieux-Port. Il veille sur leurs biens et leur ravitaillement. En voyant s'écrouler leurs maisons, les habitants se transfigurent sous ses yeux : les brebis galeuses deviennent des agneaux.

Là, au haut du transbordeur, je lis un périodique, publié par le Conseil Municipal et par le Préfet lui-même. Le nom du périodique est « Marseille » et l'exemplaire entre mes mains est daté du 21 octobre 1942.

Louis Gillet, de l'Académie Française, y écrit :

« Sur la colline des Accoules, entre l'hôtel de ville et la Major, gîte une Suburbe obscène, un des cloaques les plus impurs où s'amasse l'écume de la Méditerranée, triste gloire de Marseille, dans une décrépitude et un degré de pourriture dont à peine, sans l'avoir vu, on pourrait se faire une idée ; il semble



Des ruelles étroites, empestées et mystérieuses formaient un foyer d'épidémies, de misère et de crimes. Tel était le quartier du Vieux-Port qui va maintenant disparaître.



Le portail des poètes sera conservé. Partout, dans le vieux quartier, les corniches précieuses et les artistiques guirlandes de pierre ont été soigneusement préservées de la destruction.

que la corruption, la lèpre, gangrène jusqu'aux pierres. Cet enfer vermoulu, cette espèce de charnier en décomposition, est un des lieux du monde où la tuberculose fait le plus de ravages. C'est l'empire du péché et de la mort. Ces quartiers jadis patriciens, abandonnés à la canaille, à la misère et à la honte, quel moyen de les vider de leur pus et de les régénérer? Le mieux qu'on puisse faire est de chercher dans cette sentine les quelques éléments qui méritent d'être conservés, d'organiser le sauvetage et de traiter cette partie de Marseille en musée où le promeneur cherchera des motifs de rêverie...

Au cours des six mois écoulés depuis la publication de cet article, les hommes et le quartier auraient-ils tellement changé de caractère? ou bien le Préfet serait-il d'une opinion opposée à celle de l'écrivain? Mais non, ainsi que je viens de le dire : la pitié inspire au Préfet des mots tout autres que ceux de Louis Gillet qu'il avait cependant approuvés il y a six mois. Mais, puisqu'en s'apitoyant sur une chose condamnée à mort on change inconsciemment d'opinion, j'implore le Conseil Municipal d'épargner le transbordeur. Il est non seulement meilleur, il est aussi plus beau que les hommes dans cette mare

nauséabonde, là-bas. Si on le démolit, on s'en repentira bientôt. Il est un témoin de l'esprit créateur de l'homme, un monument du XIXe siècle. Quiconque aujourd'hui le trouve laid, comprendra un jour que ce squelette d'acier est animé du souffle divin qui entraîne les hommes dans leurs meilleurs instants. Dans trente ans, on trouvera le transbordeur beau, car alors nos yeux auront appris à saisir la beauté de l'époque des pionniers de la technique. Les hommes n'ont pas encore fait autant de mal au transbordeur qu'aux antiques demeures patriciennes du Port; celles-ci ont été si dégradées, si souillées qu'il vaut mieux les faire disparaître. La guerre accomplit ce qu'un tremblement de terre aurait dû faire.

Entre temps, on réalise à Marseille ce que Louis Gillet a voulu et ce que le Préfet lui-même a désiré.

Le cloaque est purifié. Resteront les éléments qui pourront éveiller en nous des rêves meilleurs.

On est bien aéré, là-haut, sur le transbordeur. Mais j'aimerais que tout ce que j'ai à dire ne s'en aille pas au vent. J'ai sur moi une autre brochure, intitulée : « Marseille sera demain... une ville moderne ». Elle a été imprimée le 15 mai 1942, sur les presses de l'imprimerie municipale. « Les Préfets des Bouches-du-Rhône qui se sont succédé depuis octobre 1940: M. André Viguié, M. Max Bonnafous et M. J. Rivalland, assistés de M. Pierre Barraud, Préfet délégué, ont fait dresser un plan d'extension et d'aménagement de l'agglomération marseillaise », lit-on à la première page. Plus loin, on apprend que l'exécution de ce plan a été confiée

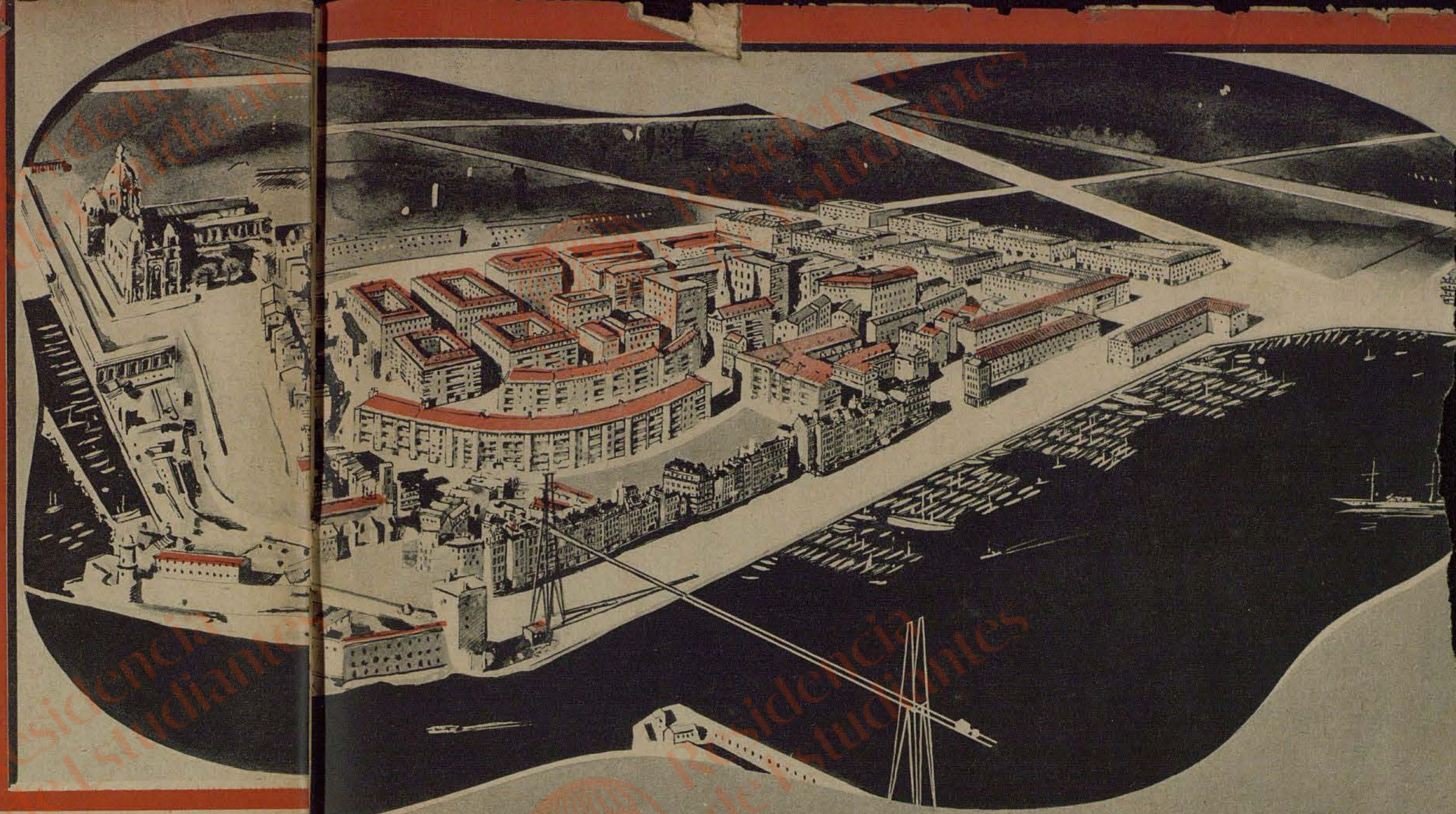


Tableau d'avenir. Depuis des années, l'administration de la ville de Marseille envisageait la démolition du quartier du Vieux-Port, pour faire construire de nouvelles maisons et des jardins. « Signala » a reconstitué cette vue, à vol d'oiseau, d'après les plans des architectes français.

à M. Eugène Beaudouin, premier grand Prix de Rome, architecte en chef des Palais Nationaux. Les travaux commencèrent le 1er février 1942, en présence de M. François Lehideux, alors secrétaire d'Etat à la Production Industrielle et à l'Equipe National, et se poursuivent depuis dans le cadre des projets d'aménagement et d'extension de la ville de Marseille dont l'esquisse a été approuvée et financée par la loi du 30 mai 1941.

Ainsi se trouve-t-on devant le cas rare d'une mesure de guerre coïncidant avec des projets adoptés depuis longtemps par la Municipalité et par le Gouvernement et déjà en cours d'exécution.

En entrant dans la zone jusqu'alors non occupée, la Wehrmacht a dû envisager la défense de Marseille. Certaines parties de cette ville magnifiquement située étaient considérées sans conteste comme des repaires de criminels. Ses quartiers et sa couleur locale formaient un sujet intéressant pour les auteurs de films et de romans. Le Vieux-Port était particulièrement mal famé, avec la rue Vivaud, « la rue des meurtres mystérieux », et la rue de la Tour, le domaine des souteneurs. Une odeur affreuse, ainsi que l'aspect des habitants, faisaient reculer le passant devant ces

ruelles enchevêtrées. On prétend que, depuis plus de trente ans, la police n'y a plus fait de rafle nocturne. Les autorités ne connaissaient exactement ni le nombre des habitants ni leurs noms et qualités. C'était une belle retraite pour tous ceux qui avaient un intérêt à se cacher. Dans ces conditions, il était nécessaire de consulter la police allemande. Celle-ci conseilla d'évacuer tout le quartier. Le ministère de l'Intérieur français approuva et l'on convint d'en confier l'exécution à la police française. Il s'agit en effet de Français, encore qu'ils ne soient pas parmi les meilleurs.

On entreprit donc, à Marseille, la plus grande rafle du monde, l'épuration des quartiers habités par des malfaiteurs.

On rassembla 8.000 hommes de la police motorisée de toutes les régions de la France et, en outre, plus de 2.000 agents de la sûreté, en civil.

De crainte d'incidents qui auraient pu déborder la police française, on plaça derrière elle, en renfort, un régiment de police allemande, l'arme au pied.

La rafle s'effectua sans aucune difficulté, sans un seul coup de feu. Sans doute l'ampleur de l'action paralysait-elle toute résistance. J'ai parlé à un grand nombre de ceux qui avaient été arrêtés par la police française comme « très suspects ». Tous protestaient de leur innocence. C'est leur droit. L'un d'eux me dit : « Monsieur, on a entrepris la rafle pendant la nuit, sans respecter la loi française qui interdit de

pénétrer dans l'appartement d'un citoyen avant six heures du matin. » C'est possible, mais la guerre est un état exceptionnel et les quartiers en question forment également une exception. L'officier de police qui examine les papiers des suspects me dit que, jusqu'ici, il avait demandé l'autorisation de libérer environ 50 des écroués. Si donc, parmi les 2.000 suspects, il n'y avait que 2 1/2 pour cent d'innocents — le contrôle n'est pas encore terminé — la plupart des autres n'ont vraisemblablement, eux non plus, pas

toujours respecté les heures pendant lesquelles on ne doit pas visiter les appartements privés... Mais ce sont là des questions de droit constitutionnel et, en outre je n'ai point l'intention de me moquer de la misère, sous quelque forme qu'elle se présente. La police française a considéré ces gens-là comme suspects, et je suis écrivain et non policier.

Je mentionne ce fait parce qu'il pose une question de littérature qui doit être tirée au clair.



Le plan français de reconstruction. A gauche, l'ancien plan; à droite, le nouveau. Ainsi en avait déjà décidé la ville de Marseille, il y a quelques années.

Cinq jours après la rafle. Du pont transbordeur dans le vieux port, on peut voir, à travers les nuages de poussière, le quartier qu'on a fait sauter.

On me pardonne d'avoir à nouveau périodique à la main. Mais je suis au transbordeur pour lire et observer. Dans la « Semaine » du 4 février, je trouve un article : « Marseille, ville de la littérature », dont je cite les derniers paragraphes :

C'est la fin, gémit le beau Gino. Avant cette guerre, ton quartier, vieille Lisa, avait perdu ses racines. Leurs hommes, après la chasse à leur avait faite, avaient laissé la place aux gagne-petit. Ensuite, c'est la mode pour tout le monde, et la vertu pastis traqués jusque dans les ar-boutiques. Il restait les maisons sé-ries, fréquentées par les messieurs, les conseillers municipaux, les banques, les marchés de « came », mais il avait longtemps que c'était ratissé. Alors ? travailler au charbon ? me menaçait Gogo, mon ancien, je débatais rue de la Tour ?

Heureusement, je me suis un peu avec les Juifs ces temps-ci. Des anglaises et des dollars, toutes monnaies, avec Milou l'imprimeur. Mais mieux les Juifs, un peu myopes, qu'entre nous, tu sais, elles ont plutôt « toquardes », mes dev-En attendant, je vais tâcher de au revoir à ces messieurs...

Mais tu pourras leur dire, Lisa, que je les connais, moi, les vrais respon-sables, comme ils disent dans les jour-naux. C'est les journaux justement, les romans et les films de Pagnol avec ses Raimu et ses Panisse et tous ceux-là qui nous ont fait venir des touristes et, pour finir, les condés, parce que ça finit toujours comme ça. Voilà la vérité, foi de Gino ! Marseille, c'est la plus grande victime de la littérature ! »

Voilà une affirmation nette et claire qui me plaît, car tout à l'heure, chez le Préfet, je viens de soutenir un sembla-ble propos. Je n'avais pas encore lu le dernier numéro de « La Semaine ». Je demandai au Préfet où le Vieux-Port avait gagné sa mauvaise réputation et si, à son avis, on y trouvait une majori-té d'honnêtes gens. Et la littérature vint sur le tapis. « Vous pensez donc que Marseille est victime de la littéra-ture ? », lui dis-je. « Voilà le mot ! », me répondit-il.

C'est aussi mon avis. Mais une demi-heure après cette conversation, j'avais changé d'opinion. Qu'est donc la litté-rature ? « La poésie, dit le grand géné-ral allemand Gneisenau, est le fonde-ment des Etats. » Sans doute, mais la poésie peut-elle produire quelque chose qui n'existe pas encore dans l'être hu-main ? Evidemment non. Ce ne sont pas les paysages dans la lune que décrit Marcel Pagnol dans ses œuvres. On peut lui reprocher d'avoir souvent exa-géré, mais ce serait surestimer un écri-vain que de le croire capable d'inventer de toutes pièces sans l'aide du réel. J'en conviens, les désœuvrés et les bla-sés trouvaient élégant de se servir de l'argot que Pagnol mettait dans la bou-che des souteneurs et des prostituées, des matelots et des jeunes filles inno-

centes. Mais n'était-il pas nécessaire que cet argot existât, pour qu'il pût le transposer dans la littérature, en l'en-richissant peut-être ?

La population de Marseille, loin de s'opposer à cette littérature, en était fière. Je ne connais aucune protesta-tion contre ces ouvrages.

Du haut du transbordeur, on aperçoit le Château d'If, où Dumas a fait résider son comte de Monte-Christo, person-nage créé par lui. Cinq ans après la publication de son roman, Dumas apprit qu'il existait déjà à Marseille un ser-vice touristique pour des trajets au Château d'If. Il visita l'îlot et, étonné, vit l'encrier dont on prétendait que le

la traite des blanches. Mais ils entraî-naient avec eux des malfaiteurs et des faussaires, des souteneurs et des per-vers, créant ainsi un problème social. La conduite de l'âme est tout aussi importante que la canalisation des rues. Toutes deux manquaient à ce quartier. La plupart des Marseil-lais se résignaient à cet état de cho-ses comme au mistral ou au soleil. Par leur littérature romantique, Pagnol et d'autres écrivains auréolaient cette ordure, mais ils ne l'avaient pas créée. Sans vouloir en juger, je crois seulement devoir protester contre cette affirmation que la littérature fût res-ponsable des événements de Marseille. Et j'en parle parce que je suis le seul

vent frais souffle sur le transbordeur. Avant de m'en aller, moi aussi, je vou-drais ajouter qu'aucun incident n'étant survenu au cours de la grande rafle, les reporters, toujours spirituels, ont pu prétendre que Marseille était une victime de la littérature. S'il y avait eu une douzaine de morts, des coups de revolver et des fuites sur les toits, si l'on avait arrosé les catacombes avec des lance-flammes, s'il y avait eu un finale à la manière d'Hollywood, les curieux auraient été satisfaits. Mais rien de tout cela. Chacun a suivi docile-ment, sans bruit, les ordres des poli-ciers. Cette fin imprévue a désenchanté les amateurs de nouvelles à sensation. Ils ont vu s'affaisser les apaches comme les ballons se dégonflent au lendemain du mardi gras. Ces gens spirituels n'y ont rien compris. Toute cette corrup-tion n'était que littérature, ont-ils conclu.

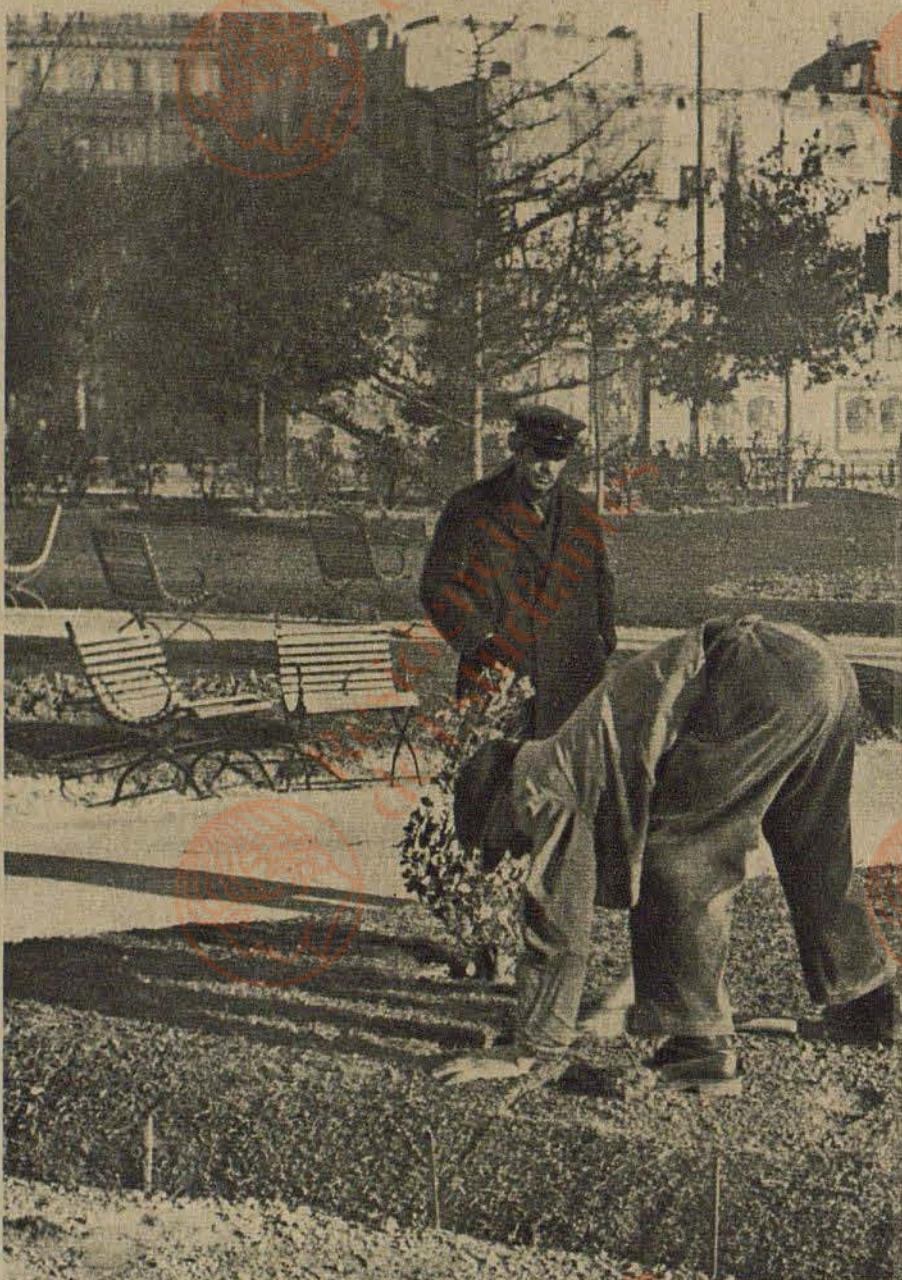
La vérité est plus simple: on n'a pas tiré, et tout s'est effondré comme un décor de théâtre, parce que, cette fois, l'aspirateur de poussière était plus grand que le tas d'ordures. De tous côtés, par-tout, les cernés aperçurent les casques d'acier et les armes automatiques. Derrière les rangs de la police française, ils virent les soldats allemands.

C'eût été une folie de résister. Pour cette raison, l'action se passa dans le calme. Cela n'a rien à voir avec la lit-térature, il s'agit seulement d'hygiène. Dans l'avenir, lorsqu'on écrira l'histoire de Marseille, on soulignera ce fait re-marquable qu'en faisant évacuer le vieux quartier patricien, déshonoré par le XX^e siècle, l'organisateur avait utili-sé les policiers français et alle-mands comme un groupe d'ingénieurs ou de médecins. Le romanesque dans leur travail, ce fut la tranquillité et la précision. L'esprit fanfaron de Ma-rius devait se taire en face de la ri-gueur scientifique. Ce serait un avan-tage pour l'humanité si, en évacuant le plus grand quartier des criminels, on avait pour la première et en même temps pour la dernière fois effectué un travail précis et silencieux d'épuration et de dragage de la misère.

Comme je flânais une dernière fois par les rues détruites, pleines de re-lents dans leur agonie, une jeune fille s'approcha de moi timidement. A cause de mon uniforme, elle me prend pour le commandant. Elle a ramassé dans les décombres une petite image d'un saint et me demande de pouvoir l'em-porter comme souvenir, sans se rendre suspecte de pillage. En s'éloignant, elle fait une petite révérence. Peut-être m'a-t-elle dupé, emportant sa proie vo-lée sous sa jupe. « De Marseille, me dit un connaisseur, vous pouvez tout affir-mer et tout contester. Personne ne pour-ra le refuter. »

Je pense que cette jeune fille est bon-ne. Son visage illuminait d'une douce lumière cette ruelle abandonnée. Je pen-se à la jeune fille du drame de Pagnol qui reste seule, abandonnée, dans le port de Marseille. Dehors, les voiles sont hissées pour le voyage vers le monde nouveau.

Walther Kiaulehn



Naguère foyer de maladies, aujourd'hui parc de verdure. Sur le terrain derrière la Bourse de Marseille existait autrefois un quartier semblable à celui du Vieux-Port. La Municipalité le fit démolir il y a quelques années. Aujourd'hui s'y étendent de vastes pelouses où jaillissent les eaux de plusieurs fontaines.

fameux comte se serait servi. « Qu'a-vez-vous fait, Dumas ? » « Mais, natu-rellement, je l'ai acheté ! » Voilà le côté innocent de l'influence littéraire, le désir fanfaron de faire passer la fan-taisie pour la réalité, et déjà ce n'est pas chose bien honnête.

Marseille abritait quelques criminels dont sa situation géographique reste responsable. Ce sont des criminels pour ainsi dire, de deuxième classe : ceux de la contrebande de la drogue et ceux de

écrivain à avoir assisté à la chute de ce théâtre de prédilection des romans policiers.

Près de la Major, les maisons se sont effondrées. La petite église du port s'élève dans l'air pur. La vue est dégagée au-dessus des décombres. On re-connait la colline sur laquelle se trou-vait l'acropole grecque. En vérité, la beauté à laquelle songe M. Beaudouin pourrait, là, s'épanouir.

Là-bas, les pionniers se retirent. Un

LA MARQUE des PHOTOS PARFAITES



La gingivite
(Poches
de gencive)

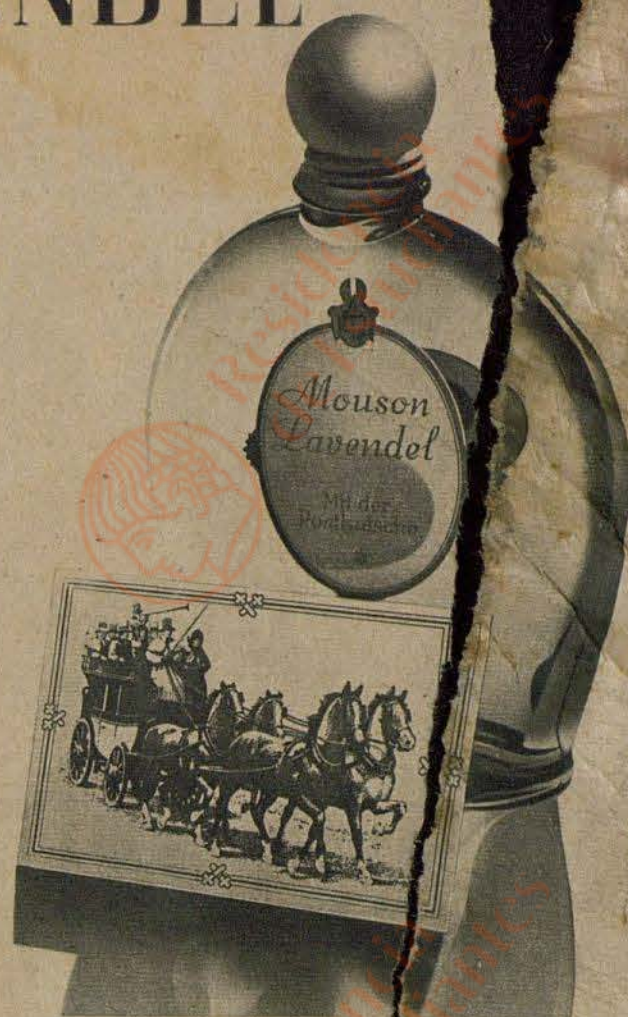
La Parodontose

est, avec la carie, la maladie des dents la plus répandue. C'est une maladie de la gencive et des alvéoles. Elle attaque surtout les personnes mal nourries, celles qui ne mâchent pas suffisamment ou qui négligent les soins nécessaires. Demandez la brochure gratuite « Gesundheit ist kein Zufall » publiée par les Chlorodont-Fabrik, Dresde N 6.

Chlorodont

La méthode des bons soins pour de bonnes dents.

MOUSON LAVENDEL



Pour les intellectuels



Seul celui qui connaît exactement le passé peut juger du présent et prévoir l'avenir. Trente maîtres historiens se sont appliqués à retracer la destinée de tous les peuples du monde, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'époque actuelle, dans une œuvre magistrale:

«Die Große Weltgeschichte»

16 volumes, 7500 pages de texte, 3200 illustrations et 14 cartes occupant chacune une page. Chaque volume, relié en toile: RM 19,50

Les 16 volumes..... RM 312,-

Au cas où, à la livraison, la réduction d'exportation de 25 % peut encore être accordée au pays du destinataire, le prix du volume est réduit à RM 14,63 et celui des 16 volumes à..... RM 234,-

L'œuvre n'est publiée qu'en langue allemande. Les tomes VIII (Espagne et Portugal) et IX (Italie) ont déjà paru. Les autres tomes suivront à intervalles de 4 à 5 mois. Cette œuvre est uniquement destinée à l'exportation. Les paiements ne sont possibles qu'en monnaie étrangère ou en monnaie de clearing. Le montant total est calculé selon le cours du clearing valable le jour du règlement. Des épreuves, textes et illustrations, avec reproductions en couleur empruntées aux 16 volumes, vous seront envoyées sur demande, gratuitement et sans aucune obligation.



FACKELVERLAG STUTTGART W 106 (Allemagne)

Abteilung Exportbuchhandlung

ignal

TIL
HOLMENKOLLEN
RESTAURANT

Jeux printaniers

sur des chemins connus:
au Holmenkollenberg, la
célèbre station de sports
d'hiver près d'Oslo